

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

119

DIXIÈME ANNÉE.

NOVEMBRE 1963

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	35 F	18 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an : 40 F — Etranger : 50 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1963

SOMMAIRE

Jean Cocteau	488
Jeune Arcadie	489
Du plaisir sexuel, par ANDRÉ-CLAUDE DESMON	494
La conscience malheureuse, par HORATIO	504
Chant de grâce, par SILURE	510
Schabbat, par C. ANDREW	512
L'amour proustien, par GUY LAURENT	518
Remarques sur quelques dramaturges anglais de Marlowe à Otway, par IORWERTH G. LLEWELYN.	524
Des Idolins dans l'île Idoine, par B. DURANT	534
LIVRES :	
<i>Pindare le Dorien</i> , de G. MÉAUTIS	540
<i>Le mauvais genre</i> , de J. CHALON	541
<i>Amour d'hiver</i> , de Han SUYIN	543
ART :	
<i>Chronique artistique</i> , par Nissim BERNARD	545

JEAN COCTEAU

Il y a dix ans, en janvier 1954, en notre première livraison, Jean Cocteau était parmi nous. Un éphèbe dessiné par lui, et de la bouche duquel s'échappait le mot « LIBERTE », un article retentissant où il disait à notre revue naissante : « Vous inaugurez sans doute une ère où les familles éviteront les crimes, où le crime social qui consiste à punir le singulier au nom du pluriel n'existera plus dans le monde. »

Plusieurs fois, en ces dix années, Jean Cocteau eut l'occasion de nous redire son estime et son amitié; parmi dix autres, ce témoignage publié ici, une carte de vacances avec un dessin de lui, et ses amitiés jointes à celles de Roger Peyrefitte.

Il y a un mois, sous la signature d'André Calas, nous publions : « Jean Cocteau, tel que je l'ai connu. »

Ce numéro, rédigé par de jeunes professeurs et de jeunes étudiants, intitulé : « *Jeune Arcadie*. »

Et, entre ces deux moments, Jean Cocteau nous quitte.

Et, au moment où nous fêtons nos dix ans, en tête de cette livraison qui n'aurait pas pu ne pas le toucher, lui, dont on a tant vanté l'éternelle jeunesse, nous nous devons, Arcadiens, ses frères, de nous recueillir, ensemble, pour le remercier de ce qu'il nous a spontanément donné, pour lui redire notre admiration et notre amitié.

Nous lui rendrons un plus solennel hommage, bientôt, en cette revue, dont il a écrit les premières pages, mais, déjà, tout *Arcadie* veut lui dire sa reconnaissance et sa tristesse.

Cher Jean Cocteau, l'*Arcadie* terrestre ne vous oubliera jamais!

A. B.

JEUNE ARCADIE

SOUDAIN UNE IDÉE...

Ils formaient un groupe d'amis, de camarades, tous universitaires, jeunes professeurs ou encore étudiants. Chacun par devers soi, s'était promis d'apporter, un jour, sa contribution à *Arcadie*. Mais il y a loin de l'intention à l'acte : le temps passait, les feuillets restaient blancs et la mauvaise conscience allait croissant... Soudain une idée germa parmi eux : pourquoi ne pas composer à eux tous un numéro entier de la revue? Pourquoi ne pas faire équipe pour une œuvre commune? L'entraînement collectif aurait peut-être raison ainsi des hésitations et du nonchaloir.

Arcadie accueillit avec faveur cette initiative et ouvrit grandes ses pages à d'aussi bonnes volontés. Toute liberté leur fut laissée, et pour le choix des sujets et pour la composition du numéro. Le projet était adopté, il fallut le réaliser.

Ferait-on un numéro spécial consacré à un sujet limité? Ou bien laisserait-on libre cours aux goûts individuels? Compte tenu des compétences et des dons en présence, compte tenu, aussi, de l'intérêt des lecteurs, ce fut la seconde option qui l'emporta. Chacun écrirait le texte pour lequel il se sentait le plus apte — philosophie, critique littéraire, témoignage, récit, nouvelle — et traiterait du sujet qui lui tenait le plus à cœur.

Ces articles sont terminés et *Arcadie* a la joie de les présenter, aujourd'hui, à ses lecteurs.

PLAISIR ET AMOUR

Bien que les consignes données au départ aient été extrêmement souples, les textes qui composent ce numéro ne présentent pas toute la diversité à laquelle on aurait pu s'attendre. La persistance de certains thèmes, certaines résonances d'un article à l'autre, montrent que les auteurs, pourtant de tempéraments fort divers, sont animés de préoccupations communes, qui s'expliquent, sans doute, par la communauté d'âge et de situation. Les difficultés qui assaillent le jeune homophile sont multiples : il lui faut à la fois se dégager des interdits familiaux hérités de l'enfance, affronter une société hostile et, surtout, faire l'apprentissage du plaisir et de l'amour. Rien d'étonnant, alors, à ce que le présent numéro apparaisse un peu, malgré la pluralité des registres et la diversité des sujets, comme une série d'approches successives d'un même problème : celui du plaisir et de l'amour homophiles. Quels plaisirs est-il donné de connaître, quel amour est-il possible de vivre à un homosexuel dans notre société contemporaine ? Telle est la question tacite qui sous-tend ces divers articles et en constitue l'unité profonde.

C'est d'abord André-Claude Desmon qui nous parle du plaisir sexuel. Dans une étude de caractère plutôt polémique, Desmon s'en prend à ceux qui réduisent paresseusement le plaisir sexuel à une pure fonction physiologique. Pour lui, ce plaisir est proprement *humain* et, à ce titre, enveloppe l'individu entier : son histoire, son éducation, ses dons, son caractère, ses sentiments et ses choix moraux. Vue sous cet angle, l'homophilie n'apparaît plus comme un destin malheureux qu'il faudrait subir, mais comme une situation, parmi d'autres, qu'il faut savoir assumer librement. Le problème du plaisir débouche nécessairement sur une morale du plaisir. Il est à souhaiter que A.-C. Desmon nous indique prochainement, dans un article plus positif, ce que pourrait être cette Ethique du plaisir.

Laissant là les pures études théoriques, deux méditations plus proprement existentielles nous proposent des visions du monde diamétralement opposées, celle d'Horatio et celle

de Silure. Horatio, c'est l'adolescent qui, bien que parvenu à l'âge d'homme, n'est pas encore sorti de lui-même : tel Narcisse penché sur son reflet, prisonnier de son rêve, il n'a pas connu l'épanouissement que procure le plaisir partagé. Dans un article au style dense et aux échos tragiques, il nous expose la « conscience malheureuse » qui est celle, à ses yeux, de l'homosexuel en proie à un monde hostile. A ce pessimisme ultime, il fallait un antidote. C'est Silure qui nous le fournit avec son « Chant de Grâce ». Silure a trente ans. Il fut peut-être, en son temps, un autre Horatio, mais il brisa le reflet trompeur. Dans une « inlassable quête », aux harmoniques gidiennes, il a conquis, peu à peu, et goûté tous les parfums de la volupté. Rassasié, mais non blasé, ce dilettante de l'amour nous invite, avec un charmant cynisme, à imiter son exemple. Aux plaintes du Narcisse répond donc le chant triomphant de Dionysos. Il faut bien le reconnaître, la santé, la joie, l'innocence retrouvée parlent en faveur du second.

Mais n'y a-t-il d'équilibre qu'aux sources changeantes du plaisir ? N'y a-t-il d'autres choix que de déclarer l'amour impossible ou de le monnayer dans la multiplicité de l'aventure ? L'amour n'est-il pas d'abord un engagement entier et irréversible ? A cette question, la nouvelle de C. Andrew, « Schabbat », d'une rare intensité poétique, vient apporter une réponse. Dans un texte où l'exotisme des villes du Sud se mêle étrangement au lyrisme nordique, le narrateur déclare en effet : « Une seule fois, nous avons le libre choix. » Une seule fois, il est donné à un être d'en aimer un autre et de l'aimer jusqu'au bout. L'énigmatique et séduisant Armand avance dans la vie avec une tranquille assurance, cueillant le plaisir et déchirant les cœurs. Mais le narrateur, seul avec son rêve — un rêve plus vrai que la réalité — librement lui reste attaché. « Une seule fois nous avons le libre choix. Le choix fut fait. »

Avec les études de critique littéraire de Guy Laurent et de I.G. Llewelyn, nous changeons de registre, mais non de sujet. Elles sont, en effet, toutes deux consacrées à des auteurs — Proust et Marlowe — chez qui le problème de la possibilité de l'amour homophile a tenu la première place.

Dans une étude très personnelle, dont nous souhaitons qu'elle ne sera que la première d'une série, Guy Laurent, spécialiste de Proust, nous montre comment, chez l'auteur de « *A la Recherche du Temps perdu* », la passion trouve, dans la fuite et l'absence de l'être aimé, le ferment qui la renforce et la renouvelle sans cesse. Proust, en effet, appartient à ces êtres amoureux, en même temps du même et de l'autre, à cette catégorie d'homosexuels qui n'aiment un garçon que dans la mesure où il n'est pas lui-même homosexuel : la passion, chez eux, ne se nourrit que de ce qui la rend impossible et finalement doit la détruire.

Loin des subtiles transpositions littéraires de Proust, Marlowe, comme un défi, affirme aux yeux du monde la puissance et la force des amours homophiles. Le roi Edouard II, tout entier à sa passion pour Gaveston, ne fera aucune concession : il imposera son favori, bon gré mal gré, à sa cour, à ses proches, à sa femme même. Plutôt que de renier ce bien-aimé, qui est loin cependant d'être à la hauteur du culte qui lui est rendu, le roi préférera finalement la déchéance et le supplice. Nous savons, gré à I.G. Llewelyn, spécialiste de la période élizabéthaine, d'avoir dégagé pour nous, à travers l'œuvre de Marlowe, ces thèmes-clés qui sont la foi extrême en la valeur de l'amitié virile jointe à une misogynie peu commune dans la littérature occidentale.

Parmi ces études graves et tendues, il fallait la détente d'un sourire. C'est à B. Durant que nous la devons. Par le truchement d'une nouvelle fiction, l'auteur de « *Une guerre comme on n'en fait plus* » nous emmène cette fois au mystérieux pays des Idolins. Avec son ironie coutumière, non dépourvue, parfois, d'une pointe d'amertume, B. Durant nous conte les mésaventures de ce peuple qui, en exilant ses homosexuels, avait cru se délivrer à la fois de ses complexes et de ses refoulements. Les retournements de la situation ne manquent pas de charme et d'imprévu...

LA VITALITÉ D'ARCADIE

Tel est donc ce numéro, fruit d'une entreprise commune, et, finalement, Fresque assez complète des divers visages de l'amour homophile. La jeunesse de ses auteurs, leur passion pour les sujets qui les préoccupent, leur compétence et leur talent aussi, lui donnent une densité, une richesse, un éclat inhabituel. Ces jeunes Arcadiens ont ainsi donné, en ce dixième anniversaire, chacun selon ses moyens, *une preuve bien réelle de la vitalité et de la permanence d'Arcadie.*

Pour cet effort et cette démonstration, *Arcadie* les remercie, et souhaite que l'exemple soit repris. Aux lecteurs maintenant de faire part de leurs observations.

Il est inutile évidemment de rappeler que les opinions émises dans ce numéro n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

ARCADIE.

DU PLAISIR SEXUEL

QU'IL EST DE L'ÂME PLUS QUE DU CORPS

Nul ne songerait à contester le support physiologique du plaisir sexuel. Les manifestations extérieures qui le précèdent et l'accompagnent sont trop évidentes. Cette transformation locale qu'est, chez l'homme, l'érection, l'accélération du rythme cardiaque, la contraction de tous les muscles, tant d'autres phénomènes annexes, cette tension générale de l'être, enfin, qui aboutit à l'orgasme, disent assez que c'est avec son corps, dans son corps et par son corps que l'on se réjouit. Obnubilés par cette évidence, nous sommes très vite enclins à croire que le plaisir sexuel concerne le seul corps, ou, en tout cas, que le corps y joue le rôle le plus important.

Et certes, une description rapide et superficielle des phénomènes semble révéler que la satisfaction sexuelle résulte de l'excitation adéquate de terminaisons nerveuses spécifiques, groupées dans certaines parties de notre corps, et principalement dans les organes génitaux. Que ce soit dans l'acte même de la copulation, ou dans les divers modes de la masturbation, dans tous les cas, des contacts épidermiques et des mouvements de friction appropriés suffiraient à procurer le plaisir. Cette vision des choses, strictement « physiologiste », voire « mécaniste », correspond en gros à des faits que chacun peut observer. Mais peut-on, au risque d'une simplification paresseuse, en rester à ce niveau sommaire d'analyse? Qui ne pressent que cette réduction du phénomène à sa dimension étroitement corporelle, ne laisse dans l'ombre toute son ampleur et sa réelle complexité?

**

La théorie qui ramène le plaisir sexuel à l'excitation mécanique des zones érogènes pêche d'abord en ne rendant point compte de la différence de qualité, et même de nature, qui existe entre le plaisir de la masturbation et celui procuré par l'accouplement. Les moyens mis en œuvre dans les deux cas, considérés de l'extérieur, et pour ainsi dire « mécaniquement », sont analogues. La masturbation, elle-même, montre

DU PLAISIR SEXUEL

tous les signes extérieurs du plaisir sexuel, y compris la satisfaction finale, et pourtant, comparée à l'accouplement, elle enveloppe toujours la conscience d'un manque, le sentiment d'une incomplétude, et engendre souvent la tristesse. Elle est à l'autre plaisir, ce que le repas solitaire et sans joie dans la maison déserte est à la chaude atmosphère du repas pris gaiement entre amis. D'abord simple exutoire physiologique — mais plaisir encore bien frustré — chez l'adolescent en proie à l'orage de la puberté, doublement isolé par sa jeunesse et son ignorance, elle ne sera plus chez l'adulte qui a goûté déjà l'ivresse d'êtreindre un autre corps, qu'un pis aller, qu'un ersatz qui ne saurait faire illusion.

Il se rencontre, sans doute, des défenseurs sincères de la masturbation. Je ne veux pas parler de ces êtres peu délicats qui ne recherchent que l'assouvissement rapide, immédiat, de leurs instincts, quel que soit le moyen, ni de ces malheureux, prisonniers d'une habitude acquise dans l'enfance et véritablement victimes d'une manie, mais de ces gens équilibrés qui, parce que plus raffinés et imaginatifs que d'autres, trouvent dans leurs « extases solitaires » des satisfactions nouvelles et rares qu'ils n'obtiendraient pas autrement. Mais il faut observer que la qualité de leur plaisir vient justement de la puissance évocatrice de leur imagination bien plus que de leur excitation physique. A l'image de l'auberge espagnole, leur plaisir est riche de ce qu'ils y apportent par la pensée : créatures de rêves ou scènes « recherchées... ». Dans de tels cas, la rêverie érotique vient suppléer ce que la réalité quotidienne a de prosaïque et de contraignant. De telles évasions sont parfois nécessaires, mais peut-on se passer longtemps du fructueux contact avec la réalité et surtout du commerce des autres? Et le danger n'est-il pas grand, pour celui chez qui de telles pratiques deviennent systématiques, de s'enfermer dans une attitude de fuite hors du réel? Il perd peu à peu le sens des réalités, ne trouve jamais rien à son goût parmi ceux qu'il approche, ne se sent heureux dans aucune circonstance, se livre à une recherche sans fin de ce qu'il appelle le bonheur, ou bien se détournant de son entourage, s'enferme dans son univers intérieur.

Tantôt simple exutoire physiologique qui procure un plaisir tellement rapide, tellement incomplet, qu'on ne peut s'empêcher, après, d'éprouver un sentiment de frustration, voire de tristesse; tantôt support et prétexte des rêveries de l'imagination érotique, qui aussi exalantes et colorées qu'elles puissent être, n'ont que l'existence fuyante des rêves et nous abandonnent, le plaisir passé, de nouveau seul face au réel, la sexualité solitaire, si elle est *mécaniquement* possible, est

loin donc de représenter le parangon de toute sexualité. En vérité, le plaisir sexuel n'est pas un plaisir solitaire. La masturbation elle-même, d'ailleurs, n'est que faussement solitaire puisque ses fantasmes imaginatifs s'épuisent en vain à susciter la présence sans cesse évanescence d'un autre corps, du corps de l'autre. C'est la sexualité toute entière qui est affectée de l'indice de l'altérité. Le plaisir sexuel requiert certes mon corps, mais il requiert aussi, avec non moins de nécessité, *le corps de l'autre*, et s'il y a du défaut dans la masturbation c'est justement parce que le plein épanouissement de l'acte sexuel n'est possible que par l'attrait mutuel de deux corps, leur rapprochement, leur fusion l'un dans l'autre.

Mais là ne s'arrêtent pas les insuffisances d'une théorie purement « mécaniste » de la sexualité. Non seulement elle omet de souligner le caractère *altruiste* du désir sexuel, mais encore elle paraît incapable d'en justifier l'aspect étroitement *sélectif*. Je désire, en effet, un autre corps, mais *pas n'importe quel corps*, de n'importe quelle espèce ou de n'importe quel sexe. Cette sélection s'observe dans toute la nature : l'attrait sexuel y concerne toujours un partenaire de la même espèce ou d'une espèce très voisine. Les exceptions sont extrêmement rares. A ce sujet la frontière entre le monde humain et le monde animal est très généralement respectée. Parmi les animaux, seuls semblent être sensibles à la sexualité de l'homme, le chien, comme il est aisé de l'observer, et aussi, dit-on, certains singes de la famille des anthropoïdes. Chez l'homme, la zoophilie existe aussi; mais, mis à part certaines formes de névropathies trop complexes, trop imprégnées par le courant de culture et surdéterminées par le délire imaginatif, pour servir d'exemple dans une étude qui veut saisir le désir sexuel dans ses manifestations les plus spontanées, il semble que les cas ordinaires de zoophilie se rencontrent surtout dans les campagnes et qu'ils n'ont d'autre signification, au même titre que la masturbation, que celle d'un exutoire provisoire. Ainsi, voit-on, dans l'ouvrage d'Alexis Chaamba, le jeune et vigoureux berger, dans la tiédeur de l'étable, chérir et couvrir sa brebis favorite. Le campagnard, privé du commerce des femmes par la distance ou la pauvreté, assez frustré, assez éloigné des valeurs de civilisation pour ne pas trouver répugnantes ces bêtes avec lesquelles il vit, cherche en elles seulement un moyen de jouissance, quel qu'il soit.

C'est également cette urgence de la jouissance, coûte que coûte, qui se rencontre chez ces hommes, qui bien que bornant leurs désirs au monde humain, se montrent absolument indifférents au sexe du partenaire : homme ou femme, qu'importe pourvu qu'une possession immédiate et rapide soit pos-

sible. Comme il a été souvent dit, cela se rencontre fréquemment dans ces sociétés sans femmes — camps de prisonniers, armées en campagne, collègues — où des hommes, sans être prédestinés à de tels exercices, en viennent à se prêter mutuellement leur corps.

Chez certains êtres, ou à certaines époques de la vie, le besoin sexuel se fait ainsi tellement violent, tellement insupportable que l'image du partenaire normalement désiré s'estompe, disparaît, et que ce qui est recherché n'est plus véritablement qu'une sorte de « machine à jouir ». Il est permis cependant de considérer cette « furia » solitaire, indifférente à l'objet momentanément éteint, chose, animal ou être humain, comme un état de paroxysme, qui n'est que la caricature grimaçante de ce que peut être le plaisir sexuel équilibré et épanoui. Le plaisir aveugle, tout tourné sur soi-même, qui résulte de telles étreintes, n'est sans doute que la phase la plus frustrée, la plus sommaire d'un plaisir riche de tant d'autres possibilités.

Mais si l'on quitte maintenant le domaine des circonstances exceptionnelles — frusticité des esprits, extrême violence des désirs, quasi-impossibilité de leur accorder leur fin spontanée — il faut bien reconnaître que les cas de polyvalence sexuelle sont assez rares et que très généralement le désir est orienté vers un partenaire dont le sexe et même le type sont bien spécifiés. La sphère des relations sexuelles est celle où règnent en maître les notions d'attrait ou de répulsion. Tel homme est attiré par le sexe féminin et n'a que dégoût à l'idée d'un contact avec un être de son propre sexe; tel autre se trouve dans une situation exactement inverse. Une théorie purement physiologique, réduisant le plaisir sexuel au contact de deux épidermes, s'interdit la possibilité de rendre compte de ces attractions et de ces répulsions, et il faut bien admettre que des facteurs autres que de pures excitations mécaniques entrent en jeu dans la satisfaction sexuelle.

Mais cela apparaîtra avec encore plus d'évidence si nous entrons maintenant dans le détail de quelques particularités sexuelles. Comment, par exemple, la théorie physiologiste pourrait-elle justifier les cas d'homosexualité exclusive? Elle peut très bien, nous l'avons vu, expliquer les cas de bi-sexualité active en faisant appel à la violence des désirs, jointe à un primat de la jouissance autique qui peut aller jusqu'à une indifférence totale vis-à-vis de l'image du partenaire. Mais que dire d'une homosexualité active et exclusive? Pourquoi un homme s'interdirait-il le commerce de la femme sinon en

vertu d'une *répulsion* dont on imagine mal le fondement physiologique? Il connaît en effet la jouissance selon un « mécanisme » qui diffère peu de celui qui aurait lieu si son partenaire était du sexe féminin, et pourtant, placé dans ces dernières conditions, il reste littéralement impuissant. Ne faut-il pas admettre dans ce cas des inhibitions d'origine purement psychique?

Pourtant, se réclamant parfois de l'enseignement d'Aristote, la théorie physiologiste se montre plus sûre d'elle lorsqu'il s'agit d'expliquer l'homosexualité passive de l'homme. D'après elle, la région rectale de l'homosexuel passif serait dotée d'une structuration nerveuse spécifique, analogue, en quelque sorte, à celle qui existe dans le vagin de la femme. Mais cette hypothèse ingénieuse est-elle jamais passée au crible de la vérification scientifique? Il resterait à prouver, par la méthode des différences et celle des concomitances, qu'une telle caractéristique physiologique est le propre de tous les homosexuels passifs et *d'eux seuls*. En vérité, les observations les plus récentes de la psychologie sexuelle semblent s'orienter vers une toute autre voie. On sait, depuis les travaux de Freud, que la région anale, au même titre que les régions génitale et buccale, est une des principales zones érogènes du corps humain, et ceci *chez tous*. Mais tandis que chez la plupart, le plaisir, sous l'effet de l'éducation et de la censure sociale, est peu à peu associé à la seule zone génitale, et accessoirement à la région buccale, chez d'autres au contraire, en raison sans doute de la persistance émotionnelle de certaines expériences infantiles, la région anale conserve toute la vie un prestige particulier. On néglige toujours trop, dans ce problème de la localisation et de la fixation de la sensibilité sexuelle, le rôle qu'ont pu jouer certaines expériences privilégiées de l'histoire de l'individu, et aussi, il faut bien le dire, la part qui revient à un véritable *apprentissage du plaisir*. Il est faux de croire qu'on accède toujours au plaisir d'emblée et sous sa forme définitive.

Tel garçon homophile qui, sous le coup encore d'interdits éthico-religieux, ou sous l'effet d'un puéril complexe de virilité, refusait absolument le rôle passif, en viendra d'abord, dans une première phase d'évolution et grâce à une heureuse initiation, à accepter ce commerce par pure amitié mais sans y trouver du plaisir, puis, passés quelques mois, voire quelques années, il découvrira, étonné, cette jouissance passive pour laquelle il ne se croyait point fait.

Faut-il attribuer cette « conversion » à une soudaine muta-

tion physiologique? Faut-il imaginer que, sous l'effet de la pratique, de petites terminaisons nerveuses lui sont venues? Ou bien ne faut-il pas plutôt reconnaître avec plus de sagesse, que ce qui s'opposait à la jouissance était bien moins une structuration morphologique inadéquate que tout un contexte d'appréhensions, d'aversion, de répulsions héritées du climat social et conservées plus ou moins consciemment?

Une observation analogue peut être faite à partir de l'examen de certains cas de frigidité féminine. Telle femme qui s'était livrée fréquemment dans sa jeunesse à des pratiques masturbatoires, se révèle d'abord insensible à la pénétration de l'homme, et se croit frigide. Mais survient dans sa vie un amant tendre et persévérant, qui, jouant le rôle d'un éducateur averti, la guérit peu à peu de son insensibilité et la fait accéder à la jouissance vaginale. Qui ne voit que, dans un tel cas, il ne sert de rien de parler de déficience organique ni de déployer tout l'arsenal de la psychanalyse. Il suffit seulement de constater que le plaisir trop longtemps et trop exclusivement associé à l'excitation clitoridienne, a besoin d'un certain temps, d'un certain *apprentissage*, pour être déplacé jusqu'à la zone vaginale.

Ces exemples montrent assez que l'infrastructure physiologique, si elle est nécessaire, ne rend pas compte de *tout* le plaisir sexuel. Tout ce qui est possible dans le corps de l'homme ne se réalise pas forcément. Chacun à sa façon de connaître le plaisir étroitement dépendante de son enfance, de son éducation et aussi de ses expériences antérieures. A l'extrême plasticité de l'érotisme infantile fait place, sous l'effet de sédimentations successives, une spécialisation de la sensibilité sexuelle, qui peut aller dans certains cas jusqu'à l'extrême bizarrerie, voire au fétichisme, qui, dans d'autres cas s'avère plus souple, plus nuancée et peut même aboutir à une certaine polyvalence. Mais, bien que ce processus de rétrécissement du champ des possibilités sexuelles soit acquis et lié à l'histoire individuelle de chacun, il n'en laisse pas moins d'être, à partir d'un certain âge, strictement irréversible. Passée l'adolescence, voilà les désirs définitivement fixés, sinon encore les modes du plaisir. Vienne l'âge adulte, les aversions, les exclusives s'affirment, les attrait se précisent, dessinant une « aura sexuelle » propre à chacun et qui, dans le cas général, demeure son lot jusqu'à la fin de ses jours.

Inévitablement nous voici donc revenus aux notions d'attrait et de répulsion qui semblent bien être les notions-clés de l'univers sexuel. Exister sexuellement c'est d'abord

désirer un autre corps; c'est trouver en soi des inclinations dont il faut subir la loi, aussi fantaisiste paraisse-t-elle quelquefois; c'est être attiré par tel type d'être, telle ou telle sorte d'actes, contre tout intérêt parfois, contre toute sagesse aussi. Comment pourrait-on comprendre quoi que ce soit au plaisir sexuel sans parvenir à la racine de ces désirs et de ces aversions?

Certains, voulant justement accorder à l'*attrait* sexuel la place qui lui semble due, ont prétendu le comparer à cette attraction qui se manifeste entre deux pôles chargés d'électricité contraire, les fait tendre l'un vers l'autre, se rapprocher à l'extrême jusqu'à l'étincelle qui enfin les neutralise. Et certes, quand on songe aux phénomènes sexuels, les métaphores empruntées au monde électromagnétique se présentent tout naturellement à la pensée. On peut à loisir imaginer, par exemple, que les deux principes opposés du masculin et du féminin, analogues en cela aux deux pôles du courant électrique, se partagent les êtres vivants selon un canevas qui, d'ailleurs, ne s'ajusterait pas exactement à la répartition des sexes correspondants. Chaque être en état de « tension » serait attiré par un être chargé du fluide complémentaire, en général un homme par une femme et réciproquement, mais parfois, aussi, un homme par un homme et une femme par une femme. L'*attrait* serait d'autant plus grand que seraient plus intenses les charges « électriques » en présence et l'orgasme final serait l'analogie de cette étincelle par laquelle une extrême tension se consume en un bref instant.

On pourrait pousser plus loin la métaphore, mais est-il nécessaire de prolonger une tentative d'explication qui relève plus du récit mythique que de la science? La force des physiologistes était au moins de vouloir fonder leurs thèses sur des descriptions anatomiques précises. Sans doute, leur tort était-il de *réduire* la sexualité à une question de glandes et de nerfs, mais, du moins, la réduisaient-ils à ce sans quoi elle ne saurait exister. Tandis qu'ici l'appel aux fluides et aux tensions ne dépasse jamais le stade d'une explication purement verbale. Les analogies entre la sexualité et l'électricité ne sont qu'amusements et curiosités élaborés dans les salons du XVIII^e siècle à partir de phénomènes décrits de façon fort approximative. Sur de tels fondements, on bâtit de belles fables, non une science.

Au demeurant, il n'y a rien à gagner à vouloir remplacer une mécanique des contacts du type cartésien, par une mécanique des attractions à distance du type newtonien; dans les deux cas, le vice capital des théories en présence est le

même : c'est celui de vouloir expliquer la sexualité en supposant que l'homme est soumis à des forces — soit physiologiques, soit « magnétiques » ou autres — qui agiraient sur lui de l'extérieur et auxquelles il demeurerait quasi-étranger. Mais c'est méconnaître gravement la réalité complexe du désir : je suis *attiré*, certes, par tel ou tel être; je trouve en moi ce désir déjà constitué, du moins en apparence, et agissant, dirait-on, à la manière d'un déterminisme implacable. Mais en même temps, ce désir m'est propre; il est *mon* désir et si je veux bien le considérer dans sa particularité, je dois reconnaître qu'il *n'appartient qu'à moi*. Il n'est pas deux façons semblables de désirer un être. Si, par exemple, je suis particulièrement ému à la vue du velours côtelé d'un vêtement, tel autre sera bouleversé par ce triangle de peau dénudée, entre chemisette et pantalon, qu'offre parfois aux regards le dos d'un cycliste en plein effort, tel autre encore sera sensible au ceinturon de cuir qui complète un uniforme ou aux poils qui ornent les phalanges d'une main. Il n'y a pas de limites assignables *a priori* à cette extrême diversité de notre sensibilisation érotique. Qu'est-ce à dire? Sinon que d'une façon ou d'une autre, nous sommes tout entier présents, avec notre passé, notre éducation, notre culture, dans nos moindres pulsions sexuelles, aussi immédiates, aussi spontanées qu'elles paraissent être.

En vérité, mon désir, même violent, n'agit jamais à la façon d'une force aveugle. Il est, au contraire, *tout imprégné d'une intentionnalité et d'une signification qui me sont propres*. Je n'aime pas les femmes ou les garçons en général. Certains types m'attirent davantage et il peut se rencontrer un être qui me paraisse spécialement destiné tant sa présence s'impose à moi avec force et hante mes journées. Il est inutile de rappeler que dans l'acte amoureux lui-même, les gestes et les caresses n'ont point pour tous la même valeur. Mais il est bien d'autres éléments encore qui entrent dans le plaisir, lui donnent sa coloration, lui confèrent une qualité propre, lui font atteindre parfois une intensité inoubliable : les circonstances extérieures, le lieu, le moment, la condition sociale du partenaire, sa distinction ou au contraire sa rusticité, etc... En un mot j'ai ma façon bien à moi d'exister sexuellement. Mon désir et mon plaisir ne sont pas des accidents passagers, des phases, parmi d'autres, de ma vie biologique, mais bien *l'expression profonde de tout mon être*. Mis à part les cas extrêmes que nous évoquions précédemment, où la violence du besoin est telle qu'elle estompe provisoirement les options et les préférences propres à chacun, l'activité sexuelle chez l'homme ne se confond pas avec une pure fonction physiologique; on peut dire, au contraire, au sens strict du terme, qu'elle est « personnalisée » à l'extrême.

L'infrastructure organique en quoi les tenants d'une théorie physiologiste veulent trouver le dernier mot de la sexualité, n'est en fait qu'un fondement, indispensable certes, mais, considéré en lui-même, singulièrement indéterminé, sur lequel viennent se greffer des motivations purement psychiques héritées du contexte culturel et social et fortement marquées par l'histoire sensuelle et affective de chacun.

Il en résulte qu'il n'y a pas de loi naturelle de la sexualité de l'homme, qu'il n'est nul critère absolu d'une sexualité normale ou anormale, qu'il n'existe aucun modèle idéal et typique du comportement sexuel. Chez les animaux, du moins dans les espèces évoluées, l'activité sexuelle est orientée vers la perpétuation de l'espèce par une force obscure que nous nommons, faute de mieux, instinct. Mais chez l'homme, l'instinct de reproduction n'existe que de façon approximative, voire problématique. La sexualité de l'homme est un fait de culture, non un fait de nature, et c'est la société qui prend la relève de l'instinct défaillant. Dans chaque groupe social, les mœurs, les institutions coutumières ou légales, dessinent une manière d'exister sexuellement et tentent de l'imposer à chacun. Les enseignements de l'histoire et ceux de l'ethnologie montrent assez de quelle infinie variété est capable cette organisation sociale de la sexualité. Il n'est pas de comportement, aussi étrange soit-il, qui n'ait reçu un jour ou l'autre la consécration d'une reconnaissance officielle. Quant à l'homosexualité, il s'est trouvé plusieurs sociétés où elle fut pleinement intégrée aux mœurs, et reconnue, sinon pratiquée, par tous.

Mais en deçà de cette sexualité en quelque sorte institutionnalisée et dictée par le groupe social, l'individu peut, dans certains cas, déployer un comportement original qui le distingue et même l'oppose aux autres membres du groupe. C'est ainsi qu'en milieu hostile, où il est banni, voire poursuivi, le comportement homosexuel est une invention individuelle. Asocial par nécessité, il peut prendre la forme d'une révolte ou d'un défi contre le milieu social, mais il peut correspondre aussi, plus simplement, au désir d'accéder à un épanouissement sexuel original et conforme à des goûts spontanés. Dans ce dernier cas, loin d'être une malédiction, il est une victoire du singulier sur le caractère stéréotypé des comportements de masse. Il est facile d'observer que les époques qui sont réputées pour avoir été les plus ouvertement homosexuelles sont justement celles — le siècle d'Athènes, la décadence romaine, la Renaissance italienne, l'époque contemporaine peut-être — où le développement de la culture individuelle conjugué avec le relâchement des lois traditionnelles de la cité, a permis, dans certaines classes privilégiées, de transgresser les interdits collectifs et de voir s'épanouir

les formes les plus singulières, les plus « personnalisées » du plaisir sexuel.

L'homme apparaît donc toujours comme l'artisan de sa propre sexualité, soit qu'il la canalise dans le cadre rigide des institutions, soit qu'il lui laisse libre cours au gré des tendances individuelles et des fantaisies de l'imagination. Dans tous les cas, le plaisir sexuel sera largement imprégné de résonances affectives, culturelles et éthiques. Comprendre et accepter cet apport d'ordre purement psychique qui colore et domine toute la sexualité humaine, c'est véritablement tourner le dos, une fois pour toutes, à de stériles débats, comme de savoir pourquoi et en vertu de quelles secrètes mutations physiologiques, des goûts aussi opposés — hétérosexualité et homosexualité — peuvent exister chez des êtres morphologiquement semblables, ou encore de savoir si telle anomalie est héréditaire, si elle est guérissable ou si elle est l'indice d'une dégénérescence biologique. On ne choisit certes pas d'avoir des goûts homophiles, mais pas davantage ceux-ci ne nous sont imposés de l'extérieur comme un destin implacable. A la naissance l'enfant n'est rien, sinon un surgissement absolu dans l'existence. L'adolescent, puis l'adulte sont ce qu'ils se sont faits devenir. C'est là le mystère d'une liberté qui se perd à tout instant dans des habitudes, des gestes, des actes irréversibles, mais qui aussi, à chaque instant, peut se reprendre et se sauver à travers de nouveaux projets.

Le plaisir sexuel est plus de l'âme que du corps, car c'est bien peu d'avoir un corps si l'on n'y met quelque esprit. Un plaisir qui serait pur plaisir physique est inconcevable : on s'y abîmerait sans espoir de retour. Volontairement nous avons limité cette étude au désir, pris dans ses manifestations les plus immédiates, essayant d'opposer aux pulsions physiologiques, purs mouvements aveugles du corps, la richesse et la complexité de l'univers érotique de chacun. Cet univers a ses racines au cœur même de l'affectivité infantile et l'imagination créatrice lui prête sa puissance d'invention. Mais là ne se borne pas la profonde mutation du plaisir physique. Il est sensible également aux moindres mouvements de la vie de l'âme. Des sentiments aussi divers que l'estime ou le dédain, l'admiration ou le mépris, la tendresse ou la dureté, tantôt l'amoindrissent ou le paralysent, tantôt le renforcent, l'enrichissent et le portent à son comble. Aimer ce n'est pas seulement désirer et jouir, c'est aussi avoir de la tendresse et de l'affection, comme le montre bien la féconde ambiguïté de notre langue qui désigne du même mot le désir et le sentiment.

ANDRÉ-CLAUDE DESMON.

LA CONSCIENCE MALHEUREUSE

Ce qui caractérise d'abord l'homosexualité, c'est son mode d'apparition. Elle apparaît, en effet, comme une détermination qui concerne l'individu dans sa singularité. Mais le caractère singulier et strictement intime de cette révélation ne manque pas de faire problème pour le moi qui en est l'objet : du fait même de la réprobation et du silence universels, le moi, unique dépositaire de cette révélation, en est envahi et complètement modifié. De cette situation initiale, dérive tout le comportement moral et social de l'homosexuel : ce dernier diffère des autres en ce qu'il lui est impossible d'être, comme eux, un animal social et il en sera ainsi tant que demeurera enfoui dans l'ombre de son moi ce qui le caractérise comme homosexuel. La société peut l'oublier. Mais ce qui compte surtout pour lui, c'est que le moi, parce qu'il porte seul son problème, devient tout entier un problème.

Pour les autres, le moi n'est pas d'un tel poids : il est dicible, communicable, et s'il comporte des problèmes, ceux-ci, parce qu'ils sont exprimables, se révèlent être ceux de tous, trouvant, par là, une solution à laquelle d'autres ont déjà pensé ; la société toute entière concourt à les résoudre. Mais le problème de l'homosexuel qui, sinon lui-même, pourrait le résoudre ? Or ce problème met en cause ce qu'il y a de plus essentiel au moi : la sexualité, le désir. Le désir est la première manifestation du moi, celle qui lui est le plus propre, mais il peut, aussi bien, devenir son pire ennemi. Le désir, en effet, s'il reste à l'état de désir, se retourne contre lui-même et ronge le moi de l'intérieur.

C'est précisément de cette situation ultime, où le moi demeure isolé et complètement désemparé devant son problème, qu'il sera question ici.

Narcisse

L'incomplétude, née du désir insatisfait, crée un conflit intérieur qui absorbe le moi tout entier. La première conséquence en est le narcissisme. L'homosexuel, entièrement et continuellement préoccupé par son désir, contraint par la

LA CONSCIENCE MALHEUREUSE

force irréprouvable de ce désir à se placer sans cesse au centre de ses préoccupations, devient Narcisse.

Mais, ineffable pour le reste du monde, son problème l'est également pour sa propre conscience qui en est toute obscure. Narcisse est né la nuit. Parce que son regard est rivé sur lui-même, le personnage particulier usurpe à son profit toute l'importance du problème et empêche de saisir celui-ci dans sa spécificité propre. Il y faudrait un effort d'abstraction dont le moi est alors incapable. Et Narcisse sombre dans le singulier dont il sera longtemps la victime. A son insu et malgré lui, absorbé par l'irréductibilité de son moi, il a les yeux fermés au monde. D'ailleurs, rien dans les choses ni chez les autres, ne lui fait écho.

Mais le désir, lui, ne compose pas et le problème subsiste entier — celui d'un moi envahi et accaparé par un désir inassouvi — problème qui demeure tapi au fond de lui-même et que nulle aide ne peut contribuer à résoudre. Narcisse reste donc enfermé dans une contemplation stérile, qui, peu à peu, s'installe, devient sa manière permanente de vivre et dont tout son comportement sera plus tard la conséquence. L'espace moral des idéaux et des valeurs ne saurait rester vide. Narcisse, lui, le remplira de la seule chose qu'il possède : lui-même et les images créées par le moi. Cette projection intellectuelle et morale du narcissisme n'est rien d'autre que l'esthétisme. Poussé par le désir, Narcisse tend vers ce qui peut apaiser son affectivité affamée, et comme il vit parmi les images et non parmi les choses, il s'invente un monde idéal bien à lui : l'univers du Beau. Le moi d'ailleurs, un certain moi, est l'objet privilégié de l'esthétique. L'esthète est celui qui trouve en lui, et en lui seul, les normes du goût et du jugement sur la réalité. Mais ces normes finissent par devenir, à ses yeux, la réalité elle-même. La forme devient et supplante le réel.

Le rêve, donc, seul théâtre de la contemplation de soi, prend le pas sur la réalité et tout n'est plus que chimères. Narcisse le premier est pour lui-même un être chimérique, n'ayant jamais devant les yeux qu'une image, celle qu'il se fait de lui-même. Etre dédoublé, hanté par soi, en qui rien n'est direct, il n'agit que sous l'impulsion de cette image fallacieuse. Il voit soi-même et les choses à travers une vitre imprégnée de sa coloration personnelle et se trompe et sur lui et sur les choses. Il a, contre lui, aussi bien lui-même que le monde extérieur. Il ne se bat même pas contre la réalité effective car il ne la perçoit qu'à travers ce moi velléitaire qui l'abuse. Aussi les obstacles sont-ils pour lui dix fois ce qu'ils sont pour les autres. L'inertie et l'erreur sont son lot dans l'action et il reste sans forces devant son propre pro-

blème. Le narcissisme est la première cause de sa défaite devant le désir.

L'œuvre de l'imagination, sous la pression du désir, s'est donc bornée à une opération de substitution. Voulant éclairer l'ineffable et en combler les aspirations, elle a, en fait, tout obscurci, figé le regard, éteint la spontanéité, tandis que son pouvoir, à trop s'exercer contre la réalité rebelle, s'effondrait. Dans le même temps que Narcisse s'abusait dans la contemplation d'une image irréaliste, c'est la réalité toute entière qui est devenue, à ses yeux, irréaliste. La vérité du sensible n'est que dans le désir. Vouloir le retenir et le charger d'un contenu qui le dépasse, comme le fait l'esthète, est une entreprise vaine et vouée au désespoir. A ce jeu, Narcisse ne peut que céder à l'instant, au caprice ou à l'angoisse. La conscience du désir ne comporte pas de continuité; elle ne fait que se dissoudre dans l'exaspération.

A cause de l'ineffable originel, le moi, resté à sa singularité immédiate, s'est perdu dans le singulier, lequel l'a conduit au désespoir puisqu'il porte la mort en soi (1).

L'Absent

Cependant, Narcisse expérimente à chaque instant que son jardin intérieur, fruit du désir, ne peut précisément satisfaire ce désir. Il sait fort bien que ce jardin n'est qu'un subterfuge magique. De plus, son inefficience devant le réel ravive sans cesse son besoin de la possession effective de l'Autre. Il l'éprouve d'une façon latente tout le long du jour et tous les jours de son existence. Un perpétuel sentiment de privation est le sien et sa vie se passe comme s'il avait déposé son destin tout entier entre les mains d'une divinité éloignée. Les moments d'objectivité ne sont pour lui qu'une occasion multiple d'appeler l'autre. L'homosexuel, à ce stade, vit comme s'il n'avait pas la responsabilité entière de lui-même, comme si un autre, éternellement absent, avait dû se charger, à sa place, d'une partie de sa vie. L'inassouvissement du désir prend une signification capitale et marque du sceau de l'inessentiel son existence entière. Dans le même temps, le jugement

(1) L'Ineffable est le résultat du sacré d'où sort la réprobation. Et l'on peut dire que l'homosexuel, dans une société imprégnée de judeo-christianisme, est l'« homo-sacer », qui n'appartient plus au corps social, mais appartient au dieu, lequel en l'occurrence est le dieu de la mort. Sans doute la conscience ne s'abreuve-t-elle plus de nos jours aux sources du sacré, du moins celui-ci survit-il dans ses effets : la conscience de la faute reste enfouie au cœur du sujet.

qu'il porte sur le réel, indifférent ou hostile, est faussé par son obsession.

L'immobilisme caractérise son comportement. Chaque fois, la même crainte, la même certitude — celle de l'absence de l'Autre — font se réfugier le besoin dans le rêve. L'incantation, l'évocation vaine, mais qui soulage comme le sommeil, s'emparent de lui. Le dieu, le dieu absent mais indispensable, est le centre d'un rêve où il agit à sa place. Mais quand l'homosexuel revient sur terre, quand sa pauvre magie personnelle s'est éteinte, le dieu s'est évanoui et rien n'a changé pour lui. C'est là une véritable aliénation dont les méfaits de l'onirisme et du narcissisme sont le prix, ainsi que les déboires les plus familiers et les plus concrets. Il ne se reproche rien car il considère que cet état est un état de fait auquel il faut non se résigner (se résigne-t-on à l'inquiétude perpétuelle?) mais se soumettre, sans compter y rien changer, puisque justement le changement ne saurait venir de lui. Le dieu lui apparaît généralement comme l'Être imprévisible, l'Être inaccessible; sa rencontre est un miracle qu'on peut seulement imaginer, sans espérer qu'il se réalise jamais, comme si cette apparition, tant elle serait extravagante, devait entraîner le bouleversement de toute la nature. Le Monomotapa n'existait pas. Ainsi l'homosexuel resterait toujours inachevé, sa vie toute entière aurait pour décor l'absence et le regret, et il continuerait de trébucher dans un univers incompréhensible et plein d'obstacles. Mais est-ce sa faute si ce qui l'eût empêché de tomber n'était qu'un château en Espagne? Il ne pouvait même pas voir où il posait le pied, parce que ce qu'il regardait n'était pas le sol et il le savait. C'était précisément pour voir la terre ferme, pour poser le pied dessus, qu'il avait besoin de son dieu.

Car dans son effort vers l'autonomie, Narcisse n'a jamais ignoré que le monde qu'il s'inventait était l'œuvre illusoire de son désir. Le monde réel n'était pas, pour autant, absorbé par le monde imaginaire du moi : il subsistait à côté de lui et l'opposition des deux mondes demeurait totale. L'amour seul était le demiurge qui pouvait opérer la réconciliation. L'homosexuel cesserait alors d'être divisé entre deux abstractions irréductibles. Délivré de sa hantise et de sa peur, il pourrait, enfin, abandonner ses armes dérisoires : la haine, le dédain, la ruse. Le monde lui apparaîtrait plus doux, plus petit, plus proche. Mais il fallait absolument, pour cela, qu'une fois au moins, la totalité individuelle et rigide d'un passé irrémédiable, d'un moi qui n'avait vécu que de lui-même et ne savait rien du reste, fût enfin parfaitement reconnue, c'est-à-dire, finalement, connue, puisque c'était l'oubli universel qui l'avait rendu esclave. Il fallait que, sous les traits de l'Autre,

le monde parût faire un pas vers lui. *Jamais*, si l'orgueil du moi, qui n'était que solitude exaspérée, ne recevait hommage, si la reconnaissance extérieure ne venait accomplir cette aspiration à l'être, si, sous le regard de l'Autre, l'individualité irréductible n'accédait enfin à l'universel, *jamais* la réconciliation n'aurait lieu.

Car l'exigence d'être de Narcisse, qui ne possède que des rêves, est totale. Il attend tout de l'Autre, figure prestigieuse forgée par son imagination. Il lui demande d'être, par exemple, l'ensemble du social; ou encore la puissance et l'efficacité sous toutes ses formes, particulièrement *la beauté* qui est pour lui, non seulement objet de désir, mais signe de puissance, par le prestige qu'elle exerce sur tout être, et sur lui, le premier.

Un tel comportement est celui d'une conscience aliénée. Ainsi le narcissisme originel, attitude inévitable de la conscience repliée sur elle-même, est la source d'erreurs graves et multiples qui affectent l'ensemble du comportement. Mais ces erreurs la conscience les vit et, les vivant, elle en souffre. Le monde allégorique, né de l'isolement et du refoulement, ne cesserait tout à fait d'empoisonner la conscience que si son désir pouvait accéder au langage universel et cesser par là d'être purement singulier.

Le Désert

Le désir inassouvi a pris une signification totale. De même que la figure morale de Narcisse, dévoré par le désir, est pour lui-même aussi frivole que dérisoire, de même la réalité effective toute entière ne peut être pour lui que négative.

L'angoisse, née du sentiment que ce qu'il désire est inaccessible, rend le monde uniformément gris à ses yeux. A cause de sa hantise, aucun autre sentiment n'est vivant pour lui... Il n'y avait qu'une source d'eau vive et elle est tarie depuis toujours. Le monde est comme un désert. Pas de spectacle, pas d'activité ou de compagnie qui le désaltère un peu. Un néant impassible où les formes, lorsqu'elles surgissent, ne provoquent que la peur ou l'ennui, et l'oubli : telle est sa seule réaction devant les choses. La seule corde qui vibre en lui est celle que tend l'Absent. Pour le reste, et à cause d'elle, la conscience du désir est vide.

Le désir inassouvi vide le monde de ses objets. En le néantisant, la conscience rend au monde le mal qu'il lui fait, puisqu'il est la cause de son inessentialité. Le visage de l'être, la conscience de chercher ailleurs : en elle-même. Narcisse

voulait retenir le reflet qu'il apercevait dans l'eau. Il pensait : « Me voici, je suis ainsi et voici le vrai. » Mais ce qu'il voulait désespérément saisir, sa propre forme, la seule chose qu'il possédât jamais, n'était qu'une forme vide, création fragile et inessentielle de sa conscience.

Narcisse n'existe que par le regard qu'il jette sur l'onde et qui n'est même pas sa propre vérité : Sa vérité c'est le désir; sa conscience demeure une conscience creuse. Seul l'Autre pourrait lui donner quelque consistance. Mais si Narcisse se recherche lui-même dans son reflet aquatique, c'est dans la nuée évanescence du rêve qu'il prétend saisir l'Autre. Son dieu est une idole qui se nourrit du sang et de l'esprit de celui qui l'adore, mais ne lui rend rien : la fumée du sacrifice se perd éternellement dans la nuée.

Le monde n'est pas seulement vide, il est également cruel : il exige une réponse que la conscience absorbée en elle-même ne peut lui donner. Et l'épouvante rôde sur le désert, car le désir voit avec horreur, à chaque pas, les images de sa défaite et du refus universel. Chaque chose est un fantôme qui a l'apparence hideuse de l'interdiction et de la différence; chaque chose, dans ce monde étranger, est un spectre qui nie la conscience et lui annonce sa mort. Le désir exaspéré lui rappelle sans cesse qu'elle et le monde sont étrangers l'un à l'autre. Toute communication entre eux étant interdite, ils s'ignorent et se nient l'un l'autre.

Le monde n'est pas seulement morne et inerte, il agit aussi. Son action ne peut être que brutale, aveugle, incompréhensible pour la conscience. Il agit comme il doit agir et il ne peut pardonner à cette conscience d'être toujours en arrière ou ailleurs, d'être figée dans une sombre immobilité.

Dans ce conflit abolu du monde et de la conscience, c'est le destin de la conscience qui se joue à chaque instant. Celle-ci est la proie de la contingence, car pour l'homosexuel le cœur du problème est la privation d'amour dans une société où l'homosexualité n'a pas le statut que l'ordre social confère au monde moral. La contingence, comme un destin, rend esclave la conscience du désir. Son aliénation est aussi injuste qu'elle est irréversible. Le fait brut règne en despote et s'enracine dans la réprobation universelle. L'indispensable médiation ne peut être que le fruit du hasard.

Isolement et hasard sont les deux maîtres implacables que sert, en esclave, le désir, oublié aux bords du Léthé comme un secret qu'il ne devrait pas être, mais que n'a pas éclairé la lumière universelle.

HORATIO.

CHANT DE GRACE

A Pierre.

Combien j'étais étriqué, triste et seul à vingt ans!

Ce militaire timide qui errait la nuit dans le Hofgarten d'Innsbruck, ou qui espérait une rencontre hasardeuse dans la salle d'attente de Zurich, c'était moi.

Cet étudiant qui flânait, tard, sur les quais du Rhône, ou ceux de la Saône, et qui parfois s'y perdait, c'était moi.

Cet étudiant plus âgé, mais encore timide, sur le boulevard Saint-Germain ou aux alentours du Luxembourg...

J'étais ivre de désir et de peur.

J'étais ivre de besoins et cueillais tout ce qui passait à ma portée.

Ah! la nausée de la première nuit.

Et la modestie de la seconde!

Mais quelle ivresse au petit jour!

**

Et maintenant, j'ai connu de tels plaisirs que je doute pouvoir en trouver de plus parfaits.

J'ai connu dans mes bras de tels témoignages d'amitié, que n'en devrais-je plus avoir d'autres, ma vie en serait à jamais éclairée.

J'étais avide de tout et j'ai tout accepté.

J'étais ignorant de tout et j'ai tout appris. Quel chemin et, pour si peu d'amour, tant de plaisir!

Chaque principe abandonné me valait un plaisir nouveau.

Chaque aventure m'enseignait ce qui rendrait la suivante plus belle et plus riche.

Parti du plus sordide, j'ai su n'y pas rester. Seul, désemparé, je ne méprisais ni l'âge, ni la laideur. Aspirant aux meilleurs plats, je dus me contenter, d'abord, de tous ceux qui se présentaient, fussent-ils peu à mon goût.

Au contact de la laideur, je ne me suis pas enlaidi.

A celui de la diversité, je ne me suis pas dispersé.

**

Au cœur de la sombre nuit des jouissances fugitives, naquit enfin l'amitié, puis l'amour. J'avais vingt-cinq ans. L'inlassable quête me fit trouver mes pairs et pour l'âge et pour la culture. Des discours enflammés se mêlèrent aux étreintes, mais ce n'était pas encore le port... Il fallut partir...

J'ai connu l'amour sur les plages ardentes et dans la fraîcheur des oasis; j'ai tenu, dans mes bras, ces garçons qui font se serrer le cœur du passant, tant ils sont beaux.

J'ai reçu les étreintes les plus tendres, les plus passionnées; des larmes aussi, de celles qu'on verse au creux du bonheur.

J'ai vu la mer et le marbre sur la mer.

J'ai vu le désert couronné de cimes neigeuses.

J'ai connu les nuits plus longues que le jour où les étoiles sont les baisers de deux amants qui ont oublié le reste du monde.

Nombreux furent mes amants et l'union la plus longue ne fut que de quelques mois, que séparèrent, le temps d'une longue escale, l'arrivée d'un bateau et le départ d'un autre.

J'ai eu des amants sous tous les cieux et de tous les pays. Certains sont morts déjà, de la triste mort de ceux qui sont trop seuls et j'ai pleuré.

Plusieurs devinrent mes amis et le sont encore. Je les réunis sans crainte : ils s'entendent bien; parfois, ils s'aiment aussi.

J'ai trente ans. J'ai vécu et j'aime la vie.

Je connais le bonheur que recèle le plaisir et la joie de l'amitié.

Ce que j'ai fait, sans don et sans beauté,

Ce que j'ai fait, avec si peu d'amour au cœur,

Pourquoi ne le feriez-vous pas aussi?

Ce que j'ai reçu, pourquoi ne le recevriez-vous pas à votre tour?

SILURE.

SCHABBAT

« L'amour n'est pas un havre.

Au contraire,

Il est la force de s'en pouvoir passer. »

(« Une Lettre. »)

Schabbat. L'heure sacrée, où les Juifs d'Afrique, et tous les Juifs dans le monde, branlent leur Ame avec douceur, à l'aide de prières, éprouvées et vieilles comme leur race, pour que l'espoir en jaillisse encore et toujours. Ils font osciller leurs voix comme des berceaux, se berçant dans leur confiance profonde, leurs têtes coiffées d'éternité. Leur Messie viendra, éternellement viendra, n'étant que l'espoir jaillissant encore et toujours.

Peuple admirable! Fruit de la haine constante de ses ennemis, qui lui a sauvé sa force, sa ruse, son espoir et ses mœurs antiques qui lui tiennent lieu de patrie. Ce ne serait pas moi qui oserais sourire de votre cérémonie. Moi qui n'ai point de patrie et dont nul Dieu ne bénit le vin amer.

Un soir de Schabbat, dans un restaurant juif d'une ruelle sombre et chaude, le chandelier à sept branches versait sa lumière sur la table familiale et créait un tableau de Rembrandt. Quant le vin béni eut circulé et le dernier murmure de prière se fut évaporé, la femme nous porta, à nous aussi, le repas et le vin kaschèr. Car, ce soir, Armand m'avait demandé de dîner avec lui et Timm, son ami actuel, dans le mella de cette ville africaine.

C'est Schabbat, reposons-nous donc des mensonges de la vie. La vérité se rêve. (Qui oserait la vivre!) Et ce soir, je parlerai de la vérité qui est la mienne, je parlerai de mon rêve. Ce rêve où je puise ma force. Je rêve de la vérité qui est au-dessus de la réalité que nous vivons. C'est Schabbat.

Ce soir je le peux.

C'était beau. Après le repas nous flânions tous les trois, Armand, Timm qui est actuellement son ami et moi, dans le mella, puis dans les rues de la ville arabe. Et, dans mon rêve, je me fis un berceau de la faucille aiguisée de ta bouche.

SCHABBAT

Dans les ruelles étroites et basses, les chaudes lumières léchaient, comme de larges langues tendres, la neige noire de la nuit, dégageaient, ici et là, les couleurs des tapis, les moultures des poteries et faisaient briller les contours des visages bronzés.

Comme Timm est fin et charmant et comme il me paraît fragile. Se devine-t-il devant le piège? Epargne-le Armand! Celui-là n'aurait pas ma force. Moi, j'ai accroché mon hamac aux coins de ta bouche cynique.

Dans le Nord lointain où je suis né, des cerfs aux yeux doux léchaient la neige blanche, dégageant, ici et là, les contours délicats, les couleurs un peu délavées de la mousse. J'ai délaissé mes neiges pour la jungle, méprisant leur calme et leur fraîcheur. J'ai préféré le danger de la lutte et j'ai cherché l'aventure. Je voulais me battre avec la vie pour la vie et connaître l'homme tel qu'il est. Je voulais pénétrer dans le mystère des mille couleurs de la jungle.

Et vint un homme qui en avait mille et une.

Une seule fois nous avons le libre choix.

Maintenant les fièvres des marais gargouillants serpentent dans mon sang.

Armand, Timm son élu du moment et moi, nous flânions, tous les trois, dans cette chaude obscurité d'un soir d'été en Afrique. Quelque part s'élevèrent les sons si mélancoliques et en même temps si excitants d'une flûte de bambou, tels les bulles diaphanes des branchies roses d'un poisson montant du fond verdâtre de l'eau, se poursuivant dans un rythme lent et émouvant, chacune des perles parfaitement belle, parfaitement seule.

Il y a si longtemps que je lutte avec la jungle et que je sais mon chemin sans issue. Croyais-je une fois y atteindre l'autel caché de la grâce? Et qu'importe! Espérais-je y trouver la source désaltérante?

Et qu'importe!

Une fois dans cette jungle on n'en sort plus jamais. J'y suis. Empli de soif et vide d'espoir, je lutterai avec toi, jusqu'au jour où je mourrai, épuisé, sur ton sein ennemi. Je sais ma lutte sans victoire. Parfois ma fatigue profonde rêve de trêves. Mais une seule fois nous avons le libre choix. Et si je n'ai plus d'abri que celui que je me creuse dans ton sourire moqueur, qu'importe!

Je t'ai choisi. Toi, ma jungle!

Un soir d'été, en Afrique, nous flânions, Armand, son amant

et moi, à travers la médina. L'air était tiède comme un bain et nos sens y flottaient. La douce présence de Timm m'était agréable comme un oreiller en soie de chine; mon rêve se caressait de sa finesse. Dussent les Dieux le préserver de tomber dans le piège! Le tigre, changeant de caprice, le déchirera d'un coup de griffe et tous ses belles plumes de colibri s'envoleront de son âme éventrée, sous le regard dérisoire du fauve. Le tigre n'a faim que de la chair. Des âmes, il ne fait que l'épice de sa proie. Il est fier de sa solitude et la défend à tout prix. Mais moi, je suis fier de la mienne, de cette force que la sienne m'impose, sa solitude qui refuse de recevoir. Une seule fois nous avons le libre choix. Lui aussi a choisi!

Mais ce choix qui engage la vie entière, qui de nous le paye le plus cher? Qui de nous deux est le plus fort? Je ne peux pas le dire, car j'ignore lequel de ses masques est le mille et unième : son visage! Qui es-tu? Quel secret niche au cœur de ma jungle? Quelle nostalgie y couve, ou quelle méfiance de quelle déception? Quel souvenir de quelle beauté disparue à jamais, ou quelle peur de perdre quoi? Quelle liberté y défends-tu si ardemment? Et qui de nous deux joue le grand rôle? Je ne le sais pas. Nous sommes toujours face à face, mon Oui brûlant heurtant son Non glacial.

Nous flânions tous les trois, Armand, Timm qui est sa proie actuelle, et moi, à travers un soir d'été dans une ville africaine. Nos sandales étaient poudrées d'un fin sable jaunâtre. Nous glissions à travers la ronde des odeurs : des couvertures de laine et des entrailles rôties, du thé sucré à la menthe et des ânes fatigués, du couscous fumant et des gâteaux gras-seux, du cuir cru et des melons mûrs, des épices violentes et du pain chaud, de la sueur poussiéreuse du soir et du bois délicat de santal.

De temps en temps, Armand tournait vers moi son visage et me donnait son sourire dérisoire. Je voyais l'ombre et je voyais la lumière plonger dans ses yeux sans trouver le fond. A quoi rêves-tu? Je ne le saurai jamais.

La jungle ne se livre pas et jamais l'explorateur n'abandonnera l'aventure de pénétrer son mystère qu'elle lui dérobera avec cette cruauté dont elle se fait un bouclier devant l'intimité de son moi.

Qu'y a-t-il au cœur de ma jungle?

Et si ce n'était qu'un champ de blé blond, orné de bleuets et de coquelicots, que peigne le vent?

Et si ce n'était qu'une île de sable dans un fleuve vert-argent, une île, où l'enfant rêvait à la vie ou l'oubliait?

Et si ce n'était que la nostalgie d'une joie si simple comme seul un cœur d'enfant peut en connaître, celle d'une main pleine de mûres sauvages, celle du velours d'une taupe, celle d'un chant d'alouette quelque part dans l'azur?

Ou bien si c'était une douleur si profonde comme n'en connaît qu'un cœur d'enfant qui se crispe autour de la déception quand il découvre que Dieu n'existe pas et que le mensonge est dans tout?

Comment savoir ce qui se voile dans la pudeur de cette âme insaisissable! Lui seul sait quel trésor, ou quelle blessure, il y défend en se changeant en monstre. Lui seul sait pourquoi il m'a laissé entrer, et moi seul, dans la verdure sauvage de cette jungle, tout en m'y blessant sans cesse, se vengeant de chaque pas que j'y fais et pourtant n'y refusant pas ma présence mais au contraire me posant ses pièges ensorcelants dès que je parais me lasser de poursuivre, pour exciter de nouveau l'explorateur, sachant que chaque morsure ne le rendra que plus entêté et qu'aux fièvres qui le brûlent il puisera encore les mirages de ses désirs. Qui, de nous deux, joue le grand rôle? Et qu'importe! Chacun joue le sien. Une seule fois nous avons le libre choix. Le choix fut fait.

Mais ce soir était Schabbat. Nous flânions tous les trois, Armand, l'heureux Timm et moi, à travers la médina. Le fauve était couvert d'orchidées, moi seul le sus. Le colibri, lui, ne cueillit que du miel. La beauté momentanée du jeu étendit mes ailes. Je pris mon vol et me berçai dans mon rêve. Parfois, Armand, m'adressant de ces paroles sèches et volontairement « quelconques » dont il sait si sadiquement disposer, en bouscula un peu le rythme sans pouvoir nuire à la limpidité du rêve, car au-dessus de la réalité il y a la vérité.

Et rien ne peut pénétrer dans cette solitude qui m'y blesse et rien ne peut nuire à sa profonde beauté, à la beauté de la légèreté de cette solitude. Je ne m'y enfonce, elle ne m'engloutit, j'y plane. Les bassesses ne peuvent m'alourdir. Dans mon rêve je vis en dehors des lois de la pesanteur.

Mais je ne m'y sens pas sans corps, au contraire, je jouis du délice qu'est mon corps. Comme il devient léger, affiné, mon corps solitaire. Je possède chaque pore de ma peau. Je suis si limpide que le souffle du soir me perce comme un doux viol.

Je me déplace comme si je volais. Je marche dans l'air tout le temps.

Des visages passent. Je les reconnais, c'est un tel ou un tel.

Je leur parle, je m'agite, mais j'en suis absent, je suis loin dans mon rêve.

Lui seul est là. Lui n'a pas de visage. Les êtres avec lesquels on communique dans les rêves n'ont pas de visage. Ou mille! Mais ils y sont. On les sent là.

Je sais que c'est Lui qui est dans mon rêve clair, ce rêve qui emplît ma solitude. Lui est si léger, si limpide, comme moi. Nul cauchemar ne me réveille, car il ne me pèse plus. Il est entré dans le cercle.

Les autres sont dehors, plats visages contre une vitre, un peu de bruit insensé, pas assez important pour me réveiller. Tout juste s'ils dérangent un peu mon rêve quand ils s'y heurtent.

Lui seul ne me dérange jamais. Il a intégré ma solitude et y plane, s'y déplace, comme il veut, toujours y étant : une musique d'étoiles, des étoiles qui tournent, sans commencement, sans fin.

Tout est clarté dans cette solitude qui t'englobe, Armand. Car je t'englobe comme mon regard englobe les fleurs de Timm sur ma table, comme mon cœur englobe la misère des hommes, comme mon sang englobe les joies terrestres. Mon tout t'englobe. — La vérité est là.

Cette clarté en moi où tu vis, rien ne peut t'obscurcir, rien qui vient de toi, ni rien qui vient d'ailleurs, ni ta froideur d'étoile, Armand, ni toi, nègre chaud et saoul, qui s'étale sur mon divan blanc et noir.

Lèvres épaisses et molles, sexe en colonne, deux jambes magnifiques sur mon divan.

Jeu doré! Les flammes des trois bougies du chandelier en pierre, de la ville du Sud — la ville rouge où je basculai, en toute conscience, dans un de ses pièges de délice du « Nous » — s'emparent de la belle courbe de tes hanches noires, les métamorphosent en coupes de cuivre et les muscles gonflant de tes épaules changent de peau comme des serpents. Subitement ton jet jaillissant ramasse toute lumière et en paraît un geiser de sève. Sève épaisse de raisins ensoleillés. Brasier d'Afrique! Accueille ma soif fiévreuse, fruit étranger.

Ta peau trop lisse sent l'œillet, tes cheveux drus le mouton. Ta langue rose sans paroles, lavée au whisky, lave ma bouche de toutes les paroles. Je regarde ma main blanche naviguer, comme une barque échue, à travers la sueur chaude de ton sombre corps.

O, innocente bête, préservée des Dieux, ton vin a bon goût!

Léger, léger, je le savourai, ce nègre saoul et qui s'endormit sur mon divan blanc et noir, une nuit d'été en Afrique. J'enveloppai, plein de gratitude, de la couverture blanche et noire, doucement, la bonté inconsciente de sa chaleur animale.

Les bougies du chandelier de la ville du Sud s'éteignirent. J'allai sur le balcon. Les dalles se glissaient comme des poissons sous les plantes de mes pieds où les nerfs frissonnaient encore, comme des algues, dans le lent reflux de ma volupté douloureuse. Leur froid me perça de lances aiguës qui éteignirent le brasier de ma moelle. — La nuit. — L'odeur des roses blanches montait à travers les branches du citronnier. Par-dessus les terrasses affluait le souffle humide de la mer dormante.

Etoiles — Silence — TOI!

TOI.

Le Tout.

Comme tu m'es léger, Armand. — Et pure et belle ma solitude.

C. ANDREW.

MATTACHINE REVUE

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

30 NF par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

L'AMOUR PROUSTIEN

Dès qu'il est proclamé « classique » un écrivain y gagne au moins de n'être plus suspect et d'être lu avec toutes les bienveillantes œillères du conformisme. Singulièrement anesthésié par cette étiquette, le « bourgeois hétérosexuel » lira sans sourciller Sade, Lautréamont ou Proust. Quelques rares lueurs seront seules à signaler à notre inconscient navigateur les précipices frôlés; c'est alors que sa gêne se rabattra sur le bel alibi de la valeur stylistique ou mieux encore sa conscience étonnée se félicitera une fois de plus d'ignorer semblables errements. Il y a pourtant des auteurs classiques et gênants et Racine, leur « tendre » Racine, est l'un d'eux et chez ces auteurs, des zones plus gênantes encore sur lesquelles la critique écartelée, comme l'âne de Buridan s'emploie à parler par sous-entendu pour mieux se taire. Le dieu de Schopenhauer se voilait bien la face devant le spectacle du monde. C'est ainsi qu'on n'a jamais trop cherché à analyser les profondes racines homosexuelles de l'amour proustien. Cet article qui ne vise ni à être exhaustif ni surtout nuancé se propose seulement de parler un peu des côtés de Proust que beaucoup voudraient voiler. Qu'on n'y voie donc autre chose que les remarques d'un homophile qui a beaucoup aimé Proust. Comme tous les bons esprits le savent, nous sommes affligés d'une singulière manie qui nous pousse à rechercher chez tous les écrivains, chez tous les créateurs, des résonances à nos problèmes, des échos à nos désirs. Il s'agit ici de Proust et comme les résonances risquent de se transformer en une complète symphonie, nous irons au plus bref tout en priant nos lecteurs arcadiens de n'y voir que le premier d'une série d'articles consacrés au plus grand des écrivains homosexuels et peut-être au plus significatif. Puissent les mânes du pauvre Marcel promu encore par certains au titre d'hétérosexuel posthume — et sans s'être jamais douté de l'être — y trouver quelque apaisement!

Il n'y a pas d'œuvre nantie d'une architecture plus secrète que celle qui rassemble les divers moments d'« *A la Recherche du Temps perdu* ». Ce n'est pas seulement coquetterie, volonté de brouiller les pistes mais surtout le dessein

L'AMOUR PROUSTIEN

de suggérer au lecteur l'effort nécessaire, ce droit de péage intellectuel qui permet d'accéder à la ville interdite, au jardin intérieur. Car le premier tome « *Du côté de chez Swann* » n'est que la délicate exploration de ce jardin, image même de la conscience proustienne, telle qu'elle se révèle à nous d'abord et aussi de ce milieu clos, tracé au cordeau, mesuré, de l'enfance où tout se développe selon l'heureuse germination des saisons, l'afflux des sensations. Toute violence, toute idée de rupture est bannie de ce « vert paradis des amours enfantines ». Amours enfantines qui ne s'adressent pas aux êtres de l'extérieur, à ces indifférents étrangers mais aux différentes cellules de ce clan, personnes et choses, parents, chambre et domestiques. Au commencement donc l'enfant Marcel Proust se promenait ravi et satisfait dans les allées de ce jardin à la française : le plaisir était sans problème car planait par-dessus ce décor l'ombre auguste et propice de la mère. La mère, c'est-à-dire un tout facile et complaisant, toujours prêt à donner plus encore et ne refusant plus ses baisers lorsque coulaient les larmes. Nous retrouvons ici la situation caractéristique, et peut-être la loi d'airain qui guide le développement affectif du jeune homosexuel. Est-il besoin d'ajouter que certains biographes ont voulu y voir la preuve d'un attachement « anormal » sans qu'à la vérité, ils se soient bien expliqués là-dessus. Rien n'est plus étonnant à qui lit des critiques que ce genre d'insinuations et surtout que ce sentiment de malaise hésitant avec lequel on avance des sous-entendus. Il y a dans le monde des millions d'homophiles qui continuent d'éprouver pour leur mère des sentiments du même ordre. Mieux, ils leur semblent si évidents et si familiers que, chez Proust, rien de ce qu'il dit, touchant ses rapports avec sa mère, ne les étonne : cette attitude leur paraît simplement significative mais, dans ce domaine, comme dans celui qui en découle directement, l'incompréhension des hétérosexuels ne découle que d'une ignorance fondamentale. A preuve ces stupides insinuations d'inceste. Mais laissons-là les critiques! Nous avons laissé notre Proust nourrisson à Cambrai ou à Paris, gavé du lait de la tendresse maternelle, égoïstement habitué à ce bonheur sans lutte, parèdre et protégé de sa déesse, en un mot englouti dans un rêve nervalien de bonheur. Il est en effet curieux de constater combien Gérard de Nerval est l'un de ceux auxquels Proust s'est le plus attaché durant son adolescence, un de ceux qui l'obsèdent. C'est un peu sa première manière, son maître à penser et à rêver. La raison de cet attachement est bien simple et, évidemment, de nature toute homophile. L'univers nervalien, baigné d'une clarté lunaire et maternelle, est celui des métamorphoses, du chatoyant, du changeant : c'est, en quelque sorte, un prolongement esthétique de cet univers enfantin sur lequel la vigilante tendresse d'une mère verse ses rayons pâles, mais encore

suffisants. Toute la passive sensualité œdipienne de Marcel Proust se réjouit de ce plongeon dans la magie impubère, créatrice éternellement féconde de formes et de sensations. Cette lactescence imprègne « *Du côté de chez Swann* » jusqu'à faire de ce livre le seul moment vraiment heureux de l'œuvre toute entière. De là, l'esthétisme gourmand de Proust, ses savoureuses descriptions, cet univers confortable, ces êtres proches et sans mystère : tante Léonie, Françoise. L'humour de l'auteur présentant les petits travers de sa tante Léonie, ses maladies plus ou moins imaginaires ou les bizarreries de sa bonne, reste souriant, allégé, heureux sans rien de commun avec l'ironie méchante du snob ou les remarques caustiques de l'amant des livres suivants. Le sommeil et plus spécialement le sommeil heureux auprès de sa mère est le thème de prédilection de notre auteur dans ce livre; thème symbolique et utilisé à dessein. C'est qu'avec lui nous sommes assis sur les pelouses de notre enfance et, Viviane enchantant Merlin, nous oublions que le temps passe et que l'heure de l'action, l'heure de l'amour nous trouvera enchaînés dans cette délicieuse torpeur dont nous ne connaissons le prix qu'au réveil et qui, pour Marcel, s'appelait le bonheur. Hier, une baguette complaisante pulvérisait la réalité du monde en gerbes irisées de métaphores : un nom devenait bouquet de violettes, un buisson d'aubépines un reposoir et le clocher un ami; mais, aujourd'hui, à Balbec, d'agréables formes ont arrêté nos regards, nous avons rencontré « la petite bande... ». De prime abord, l'objet aimé n'est qu'une promesse de bonheur fort vague : sur l'oreiller des illusions, il est encore aisé de rêver soit que nous ayons discerné un jeune aristocrate séduisant qui s'appelle Robert de Saint-Loup ou un garçon laitier aux joues roses. Proust est un enfant gâté : le désir précède toujours l'amour : pas de coup de foudre ni d'explosion solaire du sentiment. Sur le paravent d'un univers plein de délices, un ou plusieurs êtres apparaissent successivement et nous pensons qu'il nous sera facile de tirer de chacun des pores de ces objets si désirables l'exacte quantité de plaisir que notre convoitise réclame. Ne sommes-nous pas doués de cette imagination ravisseuse et élastique qui nous permet de tout pénétrer et de tout inclure, en un mot ne sommes-nous pas certains de tout savoir afin de tout posséder. Ce besoin de savoir, dépassant de fort loin la simple curiosité, est l'instrument même de l'enfant-romancier. Proust qui joue au policier s'amuse à tout comprendre pour mieux nous livrer orgueilleusement les secrets que sa sagacité a pu forcer. Dans cette chasse triomphante, s'affirme « ce prolongement et cette multiplication possible de soi-même qui est le bonheur ». C'est pourquoi devant la « petite bande » Proust admire sans crainte « les nobles et calmes modèles de beauté humaine » qu'il voyait là « devant la mer, comme des statues

exposées au soleil, sur un rivage de la Grèce » et parmi ses compagnes Albertine n'est qu'une brune aux grosses joues assez mal élevée pour sauter brutalement par-dessus un paisible octogénaire, assis sur le sable. (Il est inutile d'insister, puisque c'est le projet d'un autre article, sur les innombrables allusions qui font comprendre qu'il s'agit de garçons et non de jeunes filles. Je les crois pour ma part tout à fait voulues et destinées aux « happy few... ») A peine Albertine a-t-elle été entrevue que le mauvais génie semble déjà opérer : c'est la distance qui le sépare de cette jeune fille qui provoque le désir, qui est l'élément moteur. « Cette fugacité des êtres qui ne sont pas connus de nous, qui nous forcent à démarrer de la vie habituelle, où les femmes que nous fréquentons finissent par dévoiler leurs tares, nous met dans cet état de poursuite où rien n'arrête plus l'imagination. » Mais la « fugacité » d'Albertine n'est encore qu'une hypothèse : pour que ce « précipité » de souffrances qui s'appelle l'amour voit ses éléments d'angoisse et de désir réunis, il faut le catalyseur d'un fait précis, d'un élément réel et non rêvé. Au moment où il va quitter Albertine à tout jamais, bien décidé à aimer Andrée, autre visage de la petite bande, au moment où le train arrive à Parville où Albertine doit descendre, Marcel apprend incidemment l'existence de « deux grandes sœurs » de sa maîtresse : Mlle Vinteuil et son amie, deux lesbiennes qu'il a pu voir, un soir, à Montjouvain, pratiquant le saphisme. L'amour est né : « Je sentis que le jour qui allait se lever dans un instant et tous les jours qui viendraient ensuite ne m'apporteraient plus jamais l'espérance d'un bonheur inconnu, mais le prolongement de mon martyre. » L'amour proustien est un soupçon jaloux éternellement frustré d'une conviction apaisante. C'est que le rapport d'autrui à soi est complètement inversé chez Proust : pour le sens commun, les êtres impénétrables ne sont que les indifférents, ceux que nous n'aimons pas; au contraire, c'est dans le contact avec l'objet aimé que nous puisons connaissance aussi bien que bonheur. La malédiction de la chasse au bonheur proustienne vient de ce que la conception des rapports est entièrement opposée. Jamais la connaissance de Legrandin ou de Françoise n'est mise en cause; elle procède de soi; Proust est au centre de son œuvre comme Dieu dans la sienne. Mais lorsqu'apparaît l'amour, les charmes habituels se révèlent inefficaces et l'enchanteur prodigue de métaphores brillantes qui affirmaient l'impérialisme de notre sensualité, se révèle un mauvais génie qui ne montre que pour mieux voiler. Chaque fragment, chaque « instantané » d'Albertine, n'est plus en effet pour rehausser le charme ou l'éclat métaphorique de la vision pour enivrer le jeune esthète mais pour dissimuler farouchement le secret inconnu d'une âme. Tantôt paysage, tantôt minéral, où est la véritable Albertine? « Quel homme se cachait derrière Albertine? »;

s'est écrié Mauriac; c'était hélas la douloureuse question qui obsédait Proust. Ici commence l'enfer proustien qui est aussi celui de bien des homophiles. A partir du moment où les rapports sont ceux que concevait Proust et auxquels, probablement, il lui était impossible d'échapper, relations de protecteur riche avec un garçon complaisant et passablement désœuvré, rien ne saurait garantir la réciprocité de son attachement, pas plus que les préférences sexuelles du partenaire. Les penchants saphiques d'Albertine sont une transposition tellement évidente qu'il est inutile d'y insister : Albert est soupçonné d'aimer les femmes. Mais on en reste aux présomptions. L'esprit de l'auteur se perd dans un dédale de combinaisons, ruses, traquenards qui lui permettraient d'atteindre une vérité tangible, énorme, salvatrice...

Ainsi l'aérolithe de l'amour a fracassé le fragile petit univers nervalien : l'âme du narrateur s'imprègne d'une souffrance sans nom et sans remède, « tremblante et dépaycée comme une méduse échouée sur la grève ». Le temps proustien n'est pas plus uniforme que celui de la vie; son récit est à épisodes tranchés comme son âme est constituée des facettes les plus diverses. Cette simple phrase d'Albertine : « Je connais très bien Mlle Vinteuil », fait passer Proust de l'adolescence à la maturité, de l'âge du jeu à l'âge du risque : l'amour est une renaissance douloureuse. C'est pourquoi le ton de « *La Prisonnière* » et de « *La Fugitive* » diffère entièrement de celui de « *Du côté de chez Swann* » ou du « *Temps retrouvé* » : la souffrance tord le style qui n'exprime plus que le besoin immense d'un monomane obsédé. La raison en est à la fois bien simple et bien spécieuse, c'est que l'amour n'éclate que lorsque le sentiment de la perte se fait jour. Albertine, petit animal sexuel et divertissant, ne séduit vraiment le narrateur que lorsque le hasard de la Révélation l'a fait « autre ». Chez un écrivain que l'on a dit mou ou par trop féminin, l'amour, dès la première passe, est un duel. Proust, en effet, veut se battre contre une « nature » différente — ce qui est à la fois absurde et grandiose. Ici et, sans doute, plus nettement que jamais, le réflexe homosexuel est évident. Le côté incurablement enfantin de l'homophile s'exaspère en voyant qu'un objet ou un être séduisant entrevu lui échappent. De plus, sans cesse en compétition avec un milieu qui le nie, l'homosexuel éprouve ardemment le besoin de soumettre l'élément viril de cette société sous la forme du beau garçon qui consacrera sa victoire, je veux dire son bonheur. Malgré cela, l'on s'est souvent plu à comparer les mécanismes de l'amour chez Proust à ceux d'autres grands écrivains. A la suite de quoi, des libéraux ont conclu — non sans un candide étonnement — que la différence d'objet

n'était pas pour autant une différence de nature et que l'amour chez l'homosexuel Proust ressemblait à s'y méprendre à l'amour chez l'hétérosexuel Racine : même fureur dans le sentiment, même accroissement monstrueux de la jalousie, même soif en un mot. C'est à notre avis une erreur totale. Malgré des éléments certains de comparaison, la nature de l'amour est tout à fait différente. Avant que de connaître l'existence, voire la possibilité d'une rivale, Phèdre brûle pour Hippolyte et Hermione pour Pyrrhus. Dans le cours de leur passion la jalousie irrite leur amour, elle ne le crée pas. On voit mal Hermione se lassant de Pyrrhus; en revanche il suffit qu'Albertine vive chez le narrateur pour que, la jalousie s'apaisant, l'amour se tarisse : « D'Albertine je n'avais plus rien à apprendre — Chaque jour elle me semblait moins jolie — Seul le désir qu'elle excitait chez les autres quand, l'apprenant, je recommençais à souffrir et voulais la leur disputer, la hissait à mes yeux sur un haut pavois — Elle était capable de me donner de la souffrance, nullement de la joie — Par la souffrance seule, subsistait mon ennuyeux attachement — Dès qu'elle disparaissait, et avec elle le besoin de l'apaiser, requérant toute mon attention comme une distraction atroce, je sentais le néant qu'elle était pour moi, que je devais être pour elle. » Si l'amour n'est plus chez Proust qu'une maladie nerveuse qui ne cherche même pas à propager ses ondes sur l'être aimé (aucun de ses personnages ne dit jamais « je vous aime »), si, malgré l'importance démesurée qu'il revêt pour celui qui en est la proie, il n'est qu'une crise violente et passagère, c'est parce qu'il est condamné dès le départ. Proust ne peut pas communiquer avec Albertine et cela non parce qu'il est un « intellectuel compliqué », non parce qu'il aime souffrir mais parce qu'Albertine est Albert, parce que Proust, pour son malheur, n'aime que les hommes de l'autre race. Cependant l'obstacle n'est pas simplement physiologique : Albertine-Albert a des relations sexuelles avec Proust, mais métaphysique et la jalousie, elle-même, est de nature métaphysique : l'homosexuel ne peut comprendre la dimension hétérosexuelle de son ami. La crise de l'amour proustien est celle de la finitude homosexuelle...

Ainsi, selon la belle formule qui introduit « *La Fosse de Babel* », « *La Prisonnière* » est le « monument élevé à l'impossibilité de l'amour par le paroxysme de l'amour ». A qui ne peut posséder une essence différente de la sienne, il restera le plaisir d'évoquer la beauté des formes, « l'énervement sodomique » comme le dira Abellio. Il doit se faire magicien, celui qui est dépouillé d'une part du réel. Ainsi Proust, à nos yeux, est un esthète et non un amoureux : il n'avait pas le choix.

Guy LAURENT.

REMARQUES SUR QUELQUES DRAMATURGES ANGLAIS DE MARLOWE A OTWAY

La littérature d'inspiration homophile atteint rarement à une qualité esthétique très élevée. Cela tient à ce que, traditionnel hors-la-loi, sinon bouc émissaire, l'homophile, s'il ne recourt pas à la dissimulation — comme Proust — ne peut guère que se consacrer à la polémique — comme Gide. Il faut de très rares périodes d'exceptionnelle tolérance pour qu'il puisse vivre dans sa condition sans obstacle, et s'y épanouir au point d'élaborer une esthétique fondée sur elle, et pour la représenter dans des œuvres. Platon vient tout de suite à la mémoire, suivi de Hölderlin pour son *Hypérion*, et de Walt Whitman. Eux mis à part, pas d'œuvre qui ne soit infléchie ou défigurée par le démon de l'apologie ou celui de la provocation, si ce n'est celle des dramaturges anglais de la période élisabéthaine et jacobéenne, soit de 1550 à 1640 environ. Des centaines d'auteurs produisirent alors des milliers d'œuvres, dans une étonnante liberté d'esprit et de mœurs. Rien, jusqu'à l'inceste, qui n'ait trouvé quelqu'un pour le peindre triomphant. Je laisserai de côté Shakespeare, trop connu, et qui s'est complu dans une ambiguïté quasi impossible à résoudre. D'ailleurs, sa gloire n'offusque que trop celle d'auteurs dont quelques-uns sont si dignes de lui être égaux, que les spécialistes hésitent s'ils doivent lui attribuer certaines pièces, ou au contraire à l'un d'entre eux. Parmi cette profusion de dramaturges, rares sont ceux qui n'ont jamais traité du thème de l'homophilie. Sans vouloir en dresser un catalogue, tâche vaine et démesurée, cet article se propose seulement d'examiner les œuvres où le thème tient le plus de place, et se voit traité avec le plus d'originalité et de liberté. Parmi elles s'imposent celles de Marlowe et d'Otway.

Christofer Marlowe (1564-1594) fut l'un des créateurs du genre dramatique. Non que personne ne l'ait pratiqué avant lui en anglais, tant s'en faut. Mais il fut le premier à donner

à la scène d'incontestables chefs-d'œuvre. Né à Canterbury, il se destina au sacerdoce, auquel il ne renonça définitivement qu'à l'âge de vingt-deux ans, et fut éduqué à Cambridge. Lorsqu'il en partit, il fit ses débuts dans l'espionnage, pour le compte de la reine, à Reims, centre de la propagande catholique contre l'Angleterre. De retour à Londres, il commence une carrière de poète dramatique, où il rencontre un grand succès, grâce à la puissance de ses caractères, au lyrisme « cosmique » et à la musicalité de ses vers. En même temps il mène une existence très libre. Il se mêle à la pègre et aux autres poètes dramatiques, deux groupes dont la frontière était alors des plus floues. Il s'affiche en compagnie de garçons dont la beauté scandalise les bonnes âmes, et se livre dans son appartement à « d'autres brutalités en s'efforçant d'attaquer soudainement la personne des hommes » dont s'offusque son co-locataire et rival littéraire, Thomas Kyd, qui avait l'âme un peu bien mesquine. La conduite et les propos de Marlowe le rendent l'objet de dénonciations auprès des autorités. Il semble qu'en dépit des services jadis rendus par lui, on lui conseille de se faire oublier. D'ailleurs, la Grande Peste sévit à Londres, et il se retire à la campagne, où il commence un poème, *Héro et Léandre*. Mais il n'a pas renoncé à ses fréquentations, et un jour de 1594 il retrouve des amis douteux dans une taverne de village; une querelle naît et Marlowe est assassiné d'un coup de poignard. Crime mystérieux et jamais parfaitement éclairci : s'agissait-il d'une affaire passionnelle, politique, ou d'un simple accident? Le meurtrier fut gracié, mais dut récidiver, car il fut pendu moins d'un an plus tard. Le lendemain même de la mort de Marlowe, un mandat d'arrêt était lancé contre lui : Kyd, lui-même arrêté, pour se disculper d'une accusation d'athéisme, avait attribué à Marlowe la propriété de papiers compromettants retrouvés chez lui. L'athéisme de celui-ci ne souffrait pas de doute. Une enquête permit de recueillir des propos qui auraient bien pu le conduire au bûcher sur lequel était mort en 1583 son ami de Cambridge, Francis Kett, pour le même crime. Marlowe répétait, par exemple, que « saint Jean l'Évangéliste était le compagnon de lit du Christ, qu'il reposait toujours sur son sein, et que Jésus usait de lui comme les pécheurs de Sodome ». Il ajoutait, sans doute en manière d'excuse, que « quiconque n'aime pas les garçons ou le tabac est un imbécile ».

Ennemi de la dissimulation dans ses propos, Marlowe le fut encore plus dans ses œuvres. Les premières ne contiennent que quelques allusions voilées, qui se font plus explicites, lorsqu'il éprouve le besoin d'écrire *Le massacre de Paris*, qui tire son titre de la Saint-Barthélémy, mais recouvre la chronique du règne de Henri III. Ce dernier s'y livre à plusieurs

reprises à l'apologie de ses mignons. Malheureusement, la pièce est exécration, soit qu'elle ait été écrite trop vite, ou qu'il ne nous en soit parvenu qu'une version adultérée. Trois autres œuvres nous intéressent bien davantage; ce sont *Edouard II*, *Didon reine de Carthage* à cause de son prologue où Ganymède fait une scène de ménage à Jupiter; celui-ci l'apaise en lui promettant de suspendre Junon entre ciel et terre et en lui donnant tous les bijoux de la couronne; enfin *Héro et Léandre*.

Le règne trouble et lamentable d'Edouard II est le chef-d'œuvre de Marlowe. C'est un véritable hymne à l'homophilie, qui constitue le ressort essentiel de la pièce. L'auteur n'apporta que peu de retouches à l'histoire, mais elles sont significatives : il fait des amours du roi l'unique cause de l'hostilité des nobles, alors que ce motif n'avait joué qu'un rôle très secondaire dans leur révolte. Il introduit un second et très surprenant couple d'amants parmi les chefs de la sédition, modifie complètement les rapports du roi et de son épouse et le caractère d'Edouard pour en faire un héros grandiose. La pièce s'ouvre sur le favori du roi, Gaveston, lisant une lettre de son maître :

*« Mon père est mort. Accours, Gaveston,
Viens partager le royaume avec ton ami très cher. »*

L'enthousiasme et la passion de Gaveston se donnent libre cours. Mais déjà les nobles, surtout Lancastre et Mortimer, conseillent au roi de chasser son amant; le roi jure de vivre et mourir en sa compagnie, arguant qu'unis par l'amour, ils ne forment plus qu'un. Exaspéré par l'opposition, il accable Gaveston de titres et s'affiche ouvertement avec lui. Aux reproches des nobles, il répond :

*« Si vous n'êtes pas satisfaits,
Divisez cet état en plusieurs royaumes,
Et partagez-le également entre vous,
Pourvu que j'aie un coin ou une retraite
Où je puisse m'ébattre avec mon très cher Gaveston. »*

Et quand Mortimer s'exclame : « Pourquoi faut-il que vous aimiez celui que tout le monde hait? », il réplique : « Parce qu'il m'aime plus que ne fait le monde entier. » Cependant, l'importunité de la cour parvient à lui arracher un ordre de bannissement de Gaveston. Il le signe en disant : « C'est fait; et maintenant, main maudite, tombe. » Suit une pathétique scène de séparation entre les amants. La reine vient interrompre leurs effusions. Edouard la repousse avec horreur. Elle reproche alors à Gaveston de lui voler son seigneur, et Gaveston lui retourne le reproche en termes identiques. Le

roi lui enjoint : « Ne lui parle pas; laisse-la s'affliger et périr. » Puis il la bannit jusqu'au retour de Gaveston, l'accusant d'être la cause de son exil, et lui promet de la haïr jusqu'à ce qu'elle ait obtenu des nobles le retour du favori. Il glisse même un reproche d'infidélité, dépourvu de fondement réel, car l'amour de la reine pour son époux ne peut faire de doute, mais qui n'en est pas moins d'une importance considérable. Gaveston parti, le roi se livre au chagrin avec toute l'impétuosité de son caractère et du lyrisme de Marlowe :

*« Mon cœur sert d'enclume au désespoir,
Qui le frappe avec le marteau des Cyclopes,
Et du fracas étourdit ma pauvre tête,
Redouble ma soif frénétique de Gaveston. »*

Aussi lorsque la reine, qui a été intercéder auprès des barons en faveur de Gaveston, vient lui annoncer qu'ils ne s'opposent plus à son retour, il lui fait toutes sortes de promesses, « pourvu que tu aimes Gaveston ». Dans la bizarre scène qui suit, un oncle de Mortimer engage celui-ci à laisser le roi libre dans ses amours, car c'est un bon et noble souverain; d'ailleurs, il lui fait un espèce d'histoire des amours homosexuels pour en montrer la légitimité. La réponse de Mortimer est surprenante : il n'a pas d'objection contre le fait, mais seulement contre la personne : Gaveston n'est pas d'assez bonne noblesse. Que le roi choisisse un amant parmi les grands seigneurs, et tout sera pour le mieux. Et de reprocher au favori, pour tous crimes, son élégance, son goût des bijoux, ses railleries sur la rusticité des nobles! Pendant cet aveu imprévu, le roi, au bord de la mer, attend le retour de Gaveston, et s'impatiente. Des ministres tentent de l'entretenir d'affaires d'état, mais il ne leur prête aucune attention, proclamant :

« Ceux-là ne m'aiment pas, qui n'aiment pas mon Gaveston. »

L'arrivée de ce dernier provoque des effusions, tôt interrompues, car le roi demande aux barons d'accueillir son favori; ils le font par des sarcasmes qui s'enveniment jusqu'à une bagarre où, s'efforçant de le tuer, ils le blessent. Le roi entre en rage et leur promet de venger à tout prix son favori. Une dernière tentative de conciliation échoue quand Mortimer vient demander à Edouard de payer la rançon de son oncle, fait prisonnier en Ecosse à la tête des troupes royales. Le monarque refuse, accusant la noblesse en vrac de trahison. Mortimer et Lancaster répondent par une alternance de malédictions où ils découvrent au souverain son dénuement et sa pauvreté : il n'a plus d'argent, plus de partisans, plus de suite; ses armées sont vaincues, ses frontières envahies, ses

ambassadeurs l'abandonnent, tous le haïssent, clergé, peuple et noblesse. Le roi répond qu'il lui reste Gaveston, qui est tout pour lui. Peu lui importe d'être assiégé, que le monde soit réduit en miettes et lui à la misère, pour peu qu'ils soient ensemble. Les barons partent sur une déclaration de guerre. Et comme le frère du roi, jusqu'ici fidèle, tente de lui faire abandonner Gaveston, il est banni à son tour avec des imprécations. Les deux partis se livrent bataille. Le favori est tué lâchement dans une embuscade, après le combat, alors que les lords dont il est devenu prisonnier ont consenti à le laisser avoir une dernière entrevue avec le roi, auquel vont ses derniers mots. Edouard, apprenant ce meurtre, reste un instant muet, puis s'écrie :

« *Oh! shall I speak, or shall I sigh and die!* »
 (Oh, vais-je parler, ou soupirer et mourir!)

et donne libre cours à la véhémence de son désespoir. Il place sa confiance qui se transformera bientôt en amour, dans Spencer, que Gaveston lui avait présenté avant de mourir, et de la sorte, rétablit la situation initiale. Vainqueur dans un second combat, le roi capture les seigneurs, et jubillant, les envoie à l'échafaud, à l'exception de Mortimer, voué à une vengeance plus rigoureuse. Mais Mortimer s'évade, rejoint la reine, lève une autre armée, bat le roi et s'empare de sa personne. Alors commence la tragédie proprement dite, soit huit cents vers consacrés à la captivité du roi et à sa mort. Trois scènes sont particulièrement frappantes : celle où le souverain fugitif arrive dans une abbaye et s'y réfugie, découragé; il s'agenouille aux pieds de l'abbé et lui adresse vers au rythme particulièrement obsédant :

« *Bon père, sur tes genoux
 J'abandonne cette tête, accablée de maint souci.
 Oh, puissé-je jamais n'ouvrir encore ces yeux,
 Jamais ne redresser encore cette tête penchante,
 Oh, jamais plus ne redresser ce cœur expirant!* »

Dans la seconde de ces scènes, il est en prison et des messagers viennent exiger son abdication, qu'il accorde à la considération de son fils, après s'être ravisé plusieurs fois, et avoir fait à sa couronne des adieux pathétiques. Il proteste que l'adversité n'entame pas sa grandeur, mais qu'il a cessé d'être lui-même, d'être même rien du tout, depuis qu'il a été séparé de ceux avec lesquels il ne faisait qu'un. Dans une troisième scène, son assassin lui joue une longue comédie, affectant de le prendre en pitié, tandis que le prisonnier tantôt se méfie, tantôt parle avec abandon, tantôt appelle la mort et tantôt déverse contre elle des torrents d'imprécations.

Enfin le meurtrier se dévoile, et Edouard, frénétique de chagrin, est étouffé sous une table renversée que piétinent les geôliers. La pièce se termine par le châtement des coupables : Edouard III, apprenant la mort de son père, envoie Mortimer à l'échafaud, et sa propre mère à la Tour de Londres, en l'avertissant qu'elle ne doit espérer aucune indulgence si elle est coupable.

Ce canevas a permis à Marlowe de développer un certain nombre de thèmes importants à ses yeux. Le premier est *la valeur absolue de l'amour, et de la présence de l'aimé*, Venant après le Moyen Age, où l'amour n'était exalté que comme le moteur, la source d'énergie d'actions héroïques, il était passablement révolutionnaire de proclamer qu'il n'a de fin qu'en soi, et dans la présence de l'objet : elle seule procure le sentiment d'accomplissement et de dépassement, de dilatation infinie du moi qui est le bien ultime des personnages de Marlowe. Cela vient de ce que celui-ci prend au pied de la lettre le mythe platonicien selon lequel l'union des amants réalise la fusion des moitiés jadis séparées d'un être unique. Gaveston appelle toute séparation divorce, et Edouard proteste que leurs âmes sont « tissées ensemble ». La destruction de ce lien sacré ne peut être que l'œuvre de l'enfer, auquel Edouard assimile Mortimer. La séparation accomplie, il s'écrie : « Vie, adieu en même temps qu'à mes amis. » Car sans l'amitié la vie n'est pas digne d'être vécue, et cette séparation étant une déchirure dans notre chair même, il incombe aux âmes nobles de ne pas la laisser se cicatrifier, de l'aggraver jusqu'à la mort :

« *Mais quand le royal lion voit sa chair déchirée,
 Il l'arrache et l'ouvre de sa patte irritée,
 Et, dans son mépris hautain que la terre humble
 Boive son sang, il se consume pour qu'il monte dans les airs.
 Ainsi de moi, dont l'esprit indomptable...* »

De cette conception de l'amour découle nécessairement une éthique du tout ou rien, qu'Edouard, assoiffé d'absolu, révèle dans tous ses propos. Cet absolu ne se rencontre nulle part ailleurs que dans l'amour, ce qui implique une indifférence complète à quiconque ne l'inspire pas. Le roi est « ton ami, toi-même, un second Gaveston », et tous deux répètent que peu leur importe d'être en guerre avec l'univers entier, qu'ils soient ensemble, car peu leur chaut le reste du monde, ou qu'ils soient séparés, car alors, il n'est nulle consolation pour eux. De mettre cette théorie en œuvre entraînera leur chute, car les seigneurs ne reprochent pas au roi d'aimer, mais de consacrer son attention exclusivement à Gaveston et de n'avoir cure de personne d'autre. Son attitude semble leur

dire : « Allez où bon vous semble, voyant que j'ai mon Gaveston. » *Ce conflit entre l'amour absolu et la vie sociale* est l'une des situations que Marlowe s'est appliqué à peindre dans son Edouard II.

Par ailleurs, derrière toute la pièce court implicitement le thème de *l'inconstance féminine*, appelé à une extrême popularité, et dont il semble bien que Marlowe ait été l'initiateur sur la scène. Bien qu'au moment où Edouard accuse la reine d'infidélité ce reproche soit encore dénué de fondement, comme, malgré tout, il est de la nature de la femme d'être inconstante, Isabelle le trahira par la suite. Il ne s'agit donc pas d'un reproche de circonstance, mais d'un reproche *de nature*. Marlowe se fait là l'écho de la doctrine théologique de Tertullien, qui tient la femme pour la créature du démon. L'instabilité, l'inconstance sont des attributs de sa nature, comme l'a prouvé Eve. Elle est une sorte d'animal-machine, qui dans des conditions données réagira fatalement de façon donnée et trahira. Elle ne peut s'en empêcher, n'étant dotée ni de raison ni de volonté propre. Pécheresse en puissance, seule l'occasion de pécher a pu lui manquer, jamais la propension à le faire. C'est bien ce que montrera la reine. Marlowe se contente d'étendre au domaine de l'amour la condamnation théologique et éthique portée par le Père de l'Église. Puisque l'amour, seul moyen de rédemption dans l'univers athée de Marlowe, consiste à réunifier un être jadis divisé, cette union doit durer. Or l'inconstance de la femme la rend impropre à remplir cette condition. Elle est chargée d'une désastreuse négativité ontologique. Cette idée de Marlowe allait trouver un écho immense parmi les dramaturges qui le suivirent. Beaucoup semblent prendre à cœur de prouver à maintes reprises que cette condamnation est fondée et la trahison inévitable. Naturellement on est obligé de citer Shakespeare au premier plan, avec la féroce accusation de *Troilus et Cressida*, mais aussi avec les héroïnes apparemment suaves de pièces aussi rayonnantes que *La nuit des rois* ou *Cymbeline*, ou encore *Beaucoup de bruit pour rien*, chez lesquelles l'occasion révèle la nature démoniaque sous l'apparence angélique, laquelle n'est rétablie *in extremis* qu'au prix de quelque supercherie, ou de l'aveuglement stupide de leurs partenaires. Cette conclusion très pessimiste est exposée dans *La mégère apprivoisée*, pièce où ne survivent de l'amour que des caricatures, l'une dans le genre verbal et mièvre, l'autre physique, au point de devenir combat ouvert. Même les auteurs dont l'attachement à leurs héroïnes est le moins douteux préfèrent le même réquisitoire. Webster (1580-1625), pour prendre le plus grand, donne à son premier chef-d'œuvre un titre explicite : *Le beau démon*. Ce démon est l'héroïne, Vittoria Corrombona. L'auteur nous intéresse à son sort, et engage

nos émotions de son côté, mais il ne dissimule pas que sa beauté est sa seule vertu. Elle n'acquiert quelque noblesse qu'à travers de terribles épreuves. Dans la seconde des pièces où Webster atteint au sublime, *La duchesse de Malfi*, c'est de nouveau par un mensonge et une faiblesse, imputables seulement à l'incapacité de repousser la tentation, que la duchesse provoque sa perte; la sympathie que nous lui accordons naît de l'excès de ses malheurs et de son élégance que rien n'entame, nullement d'une approbation profonde. Et même, chez lui, les femmes ne péchent que passivement, de sorte que leur faute n'a aucun éclat, aucune grandeur; elle est pure faiblesse. Seuls les héros, ducs italiens et cardinaux, ont la grandeur de se jeter dans le crime avec une violence qui les éloigne de nous et les projette dans la catégorie des monstres splendides et lyriques, aux côtes de Maldoror et d'un Iago que la comparaison fait singulièrement pâlir. Chez John Ford (1586-1639), dans *Domage qu'elle soit une p...*, le héros, voyant trahir une passion infinie, s'écrie avant de se faire justice de la faiblesse de sa sœur et amante : « Si tu avais été vertueuse, femme belle et perverse... » et il décrit les excès auxquels se serait portée sa propre passion. La conclusion est formulée avec plus de force par Cyril Tourneur (1575-1629), dans *La tragédie du vengeur* : « Si ce n'était de l'or et des femmes, la damnation n'existerait pas. » A vrai dire on aurait peine à trouver un dramaturge qui ne semble avoir à cœur de démontrer une fois de plus cette culpabilité ontologique; qu'il suffise de citer en vrac l'anonyme Arden de Feversham, Thomas Heywood, Beaumont et Fletcher, Dekker, Marston, Peele. Mais il n'y a pas de raison d'interrompre ici la liste, sinon en remarquant qu'elle contient tous les noms du premier plan.

Mais Marlowe va encore plus loin : une autre de ses idées favorites, qui n'a cette fois été reprise par personne, est celle de *la disponibilité de tous les hommes à l'amitié* (terme qui chez tous ces écrivains recouvre toutes les formes de l'amour). J'ai déjà rapporté la phrase : « Quiconque n'aime pas les garçons et le tabac est un imbécile. » Il ressort clairement d'*Edouard II* que tous sont appelés par vocation à cette forme d'amour et que ceux qui s'en abstiennent ne le font que par sottise ou par petitesse d'âme. La scène la plus significative est celle où l'on conduit les lords à l'échafaud. Selon la coutume médiévale ils prononcent tous quelque phrase édifiante, mais quand vient le tour des seuls qui aient eu quelque grandeur, Lancastrer et Mortimer, le dernier mot de celui-ci est « Farewell sweet Mortimer » (Adieu, suave Mortimer). La force de l'adjectif employé dans de telles circonstances est un trait de lumière : leurs rapports sont de même nature que ceux d'Edouard et de Gaveston, et leur attitude s'éclaire

rétrospectivement. Et quand Mortimer souhaite que le roi choisisse ses mignons parmi les aristocrates, il n'a pas l'air de douter un seul instant que ceux-ci ne soient prêts à répondre au premier signe. Mais c'est dans une autre œuvre, *Héro et Léandre*, que Marlowe développe ce thème de la façon la plus explicite. Il s'agit d'un poème narratif qui relate les amours, on ne saurait plus « normales », des deux héros. Mais pour commencer Marlowe prend le point de vue de l'héroïne, après avoir expédié en quelques vers la description de cette dernière — et encore se borne-t-il à des traits extérieurs, ses cheveux, ses bijoux. Grâce à ce subterfuge, Léandre prend la place principale. Le procédé parut si convenable que beaucoup l'imitèrent. L'œuvre n'est qu'un prétexte à décrire Léandre, et à le jeter en proie à la concupiscence de la nature entière, qui, dans une atmosphère lumineuse et chaude, pousse partout des tentacules pour l'envelopper et le serrer de plus près. Tout est animé, et la splendeur du héros est telle que partout elle crée le désir. Dans cette dernière œuvre, d'une beauté de versification sans égale, où Marlowe prodigue ses vers au rythme obsédant et mystérieusement évocateur, se déploie un hymne triomphal et sensuel à la beauté et à la chair. Tout est prétexte à description de Léandre, d'abord au repos, ensuite en action. Tout sur son passage se fait nymphe ou berger pour l'admirer et s'en éprendre, depuis le « barbare soldat de Thrace, que rien n'émeut », jusqu'au « plus rude des paysans qui hantent les contrées montagneuses ». Il suffit qu'il traverse à la nage un bras de mer pour que les vagues le lèchent amoureuxment, jusqu'à ce que Neptune, accouru, les écarte et chasse les autres créatures marines fascinées :

*« Il caressa ses joues arrondies, joua avec ses tresses,
Et d'un sourire sensuel, il révéla son amour.
Il guetta ses bras, et lorsqu'il les ouvrait
A chaque brassée, il se glissait entre eux,
Dérobaît un baiser et puis s'enfuyait danser,
Et pendant qu'il revenait, lançait maint regard d'envie,
Lui jetait des babioles colorées pour charmer ses yeux
Et plongeait sous l'eau pour se repaître
Sur sa poitrine, ses cuisses et tous ses membres. »*

L'univers entier est épris de Léandre et se transforme en chapelle pour lui rendre un culte. Jusqu'où Marlowe aurait-il été? Sa mort l'empêcha d'achever cette féerie magnifique et sensuelle.

Pour en finir avec *Edouard II*, il suffira d'énumérer quelques-uns des autres thèmes principaux qui s'y retrouvent. Celui par exemple du *remplacement de l'aristocratie du sang par une aristocratie du mérite*: c'est en récompense de la

supériorité que leur trouve le souverain que Gaveston et Spencer reçoivent une puissance temporelle. De là naît l'opposition des gens en place. Qu'Edouard soit conscient du sens de cette évolution, c'est ce dont la scène où Gaveston lui présente, en même temps que Spencer, l'érudit Baldock ne permet pas de douter. Baldock déclare : « Ma noblesse, je la tire d'Oxford et non de la généalogie. » A quoi le roi réplique : « Tu n'en es que plus propre, Baldock, pour mon service. » Idée très hardie pour l'époque, et qui suppose non seulement du mérite chez celui qu'on élève, mais aussi des yeux bien ouverts pour le percevoir chez le roi, et une espèce d'ouverture à autrui qui est le propre de ceux qui savent tout attendre d'une rencontre de pur hasard, et va contre la doctrine aristocratique et bourgeoise de la préférence sur titres.

Enfin il faut traiter du caractère d'Edouard lui-même. Il est dans cette pièce le héros positif et admirable par excellence, le héros épique. Grand, d'une folle générosité, réagissant à chaque situation avec une spontanéité absolue, sans jamais être tributaire de son savoir, mais uniquement de ce qu'il sent, tout entier dans l'instant, et cependant jamais vide, constant dans la richesse et la grandeur, dévoré par un appétit démesuré de la vie qui l'apparente à un auteur aussi moderne qu'Henry Miller, incapable de tout compromis, et de se contenter d'un moindre bien dès l'instant qu'il en a conçu un plus grand, c'est une figure qui commande l'admiration par sa droiture et sa passion véhémement, tout en restant enrobé des prestiges d'une vie romantique. Une tragédie et une statue — celle qui couronne son tombeau dans la cathédrale de Gloucester, ont divinisé Edouard II, et en ont fait, au fond, le héros viril par excellence. Mais il conquiert cette virilité grâce à son homophilie même, car elle seule lui confère cette violence dans ses appétits dégagés de toute convention (et par conséquent jamais affectés), cette disposition à l'intensité permanente et cette ouverture sur le monde. Qu'à cela on ajoute un emploi de l'amour pour élargir consciemment et systématiquement la vie aux dimensions de l'infini, et l'on aura la mesure du personnage, qui bénéficie encore des prestiges d'une poésie qui ne peut se comparer, pour la puissance, qu'à celle de Hugo et, pour la délicatesse envoûtante, qu'à celle de Nerval.

(A suivre.)

IORWERTH G. LLEWELYN.

DES IDOLINS DANS L'ILE IDOINE

(De notre correspondant particulier : B. DURANT)

Les récents événements qui ont abouti à la réunion d'une nation scindée en deux camps ennemis depuis un quart de siècle ont attiré l'attention du monde sur les Idolins. Prévoyant une évolution nécessaire et son nécessaire aboutissement, nous avons envoyé notre correspondant particulier enquêter sur place avant ce dénouement, et c'est un reportage sur le mystérieux pays des Idolins et sur son histoire des vingt-cinq dernières années que nous présentons ci-dessous à nos lecteurs.

Nimucaratifranzigoulossoumoupitré, le 5 juillet . . .

Pour obtenir le droit d'entrer au pays des Idolins, il m'a suffi d'affirmer que je ne suis ni un espion ni un homosexuel. Les règlements administratifs continuent ainsi à tracasser les gens alors qu'ils ne correspondent plus à rien dans la réalité de la vie sociale. J'étais en effet ici afin d'assister aux pourparlers engagés pour que les Idolins de l'île Idoine, tous homosexuels et exilés depuis vingt-cinq ans, regagnent la mère-patrie. Peut-être aurais-je dû, moi aussi, engager des pourparlers... On se rappelle la fameuse loi de bannissement de 1938. Ile vaste, plus entourée d'eau que toute île au monde, plus que toute autre éloignée de sa métropole, l'île Idoine parut convenir tout à fait à cette opération d'assainissement par laquelle les Idolins crurent avoir fait d'une pierre deux coups : en exilant là-bas ces gens-là — je veux dire les homosexuels — ils pensèrent y exiler aussi leurs préjugés et leur refoulement. On sait que la loi fut appliquée dans toute sa rigueur : aucune protection ne put s'exercer ni aucun passe-droit jouer en faveur de qui que ce fût. On employa d'intraitables appareils, dits Inquisiteurs Geiger, pour déceler l'homosexualité la mieux cachée, chez les Idolins du plus petit au plus grand, du bébé au nonagénaire — on ne fit exception que pour un monsieur de cent treize ans — de la bossue à la reine de beauté, du domestique au président — lui-même — de la République. A la vérité, les Idolins furent étonnés, puis atterrés par le nombre,

DES IDOLINS DANS L'ILE IDOINE

la diversité et la qualité des hommes et des femmes que ces appareils accusèrent, jusque parmi les plus grands personnages de l'Etat — ce qui fit ricaner — et jusque parmi leurs frères et leurs enfants — ce qui fut trouvé moins drôle. Cependant, on ne voulut pas faire de quartier et la nation idoline, avec entrain, se débarrassa de centaines de misérables ingénieurs et de criminels médecins, de milliers de sales techniciens, d'une foule abjecte de jeunes gens de tous les âges, et d'enfants, futurs misérables, criminels, sales, abjects, que leurs parents durent confier aux réprouvés adultes dont ils devaient inévitablement grossir plus tard les rangs, d'après les Inquisiteurs. — « Si chaque peuple, dirent les officiels innocents, avait notre courage, les valeurs de notre civilisation seraient mieux défendues. Nous sommes à la pointe du progrès social. Vive le reste des Idolins ! » — Les autres gouvernements du monde s'apprêtaient déjà à être sensibles à cette éloquence et à suivre l'exemple quand la guerre mondiale éclata et alors on convint tacitement que, pour faire des soldats, même des homosexuels seraient assez bons. Quant aux exilés, les autorités idolines, soucieuses du moral de la Nation, n'en avaient pas révélé le nombre, mais l'île Idoine, déserte auparavant, se trouva soudain surpeuplée. On avait entassé tous ces gens-là sur des cargos et cela fit, pendant une année entière, la joie des armateurs car les bateaux, qui, à l'ordinaire repartent sur lest des ports idolins, eurent ainsi autant de fret qu'ils en voulurent.

Un remède aussi définitif a eu pourtant des conséquences inattendues. Tout le monde sait qu'il est vilain de mépriser les Noirs et les Juifs; les Idolins, quand ils eurent expulsé leurs homosexuels, ne pouvaient plus mépriser personne : ils sont donc devenus violemment xénophobes. Autre résultat : comme beaucoup d'entre eux ont eu un père, un frère, un fils, une sœur ou un ami exilé, quand ce n'était pas deux, l'île Idoine, loin de leur paraître le lieu maudit de toutes les infamies, est à leurs yeux devenue une séduisante Sodome, parée des couleurs de la tendresse et du regret : c'est l'île du bonheur idolin perdu, et beaucoup d'Idolins, depuis vingt-cinq ans, ont rêvé de s'embarquer sur un cargo. Pour peu que vous insistiez, surtout en ce moment, sur cette question, tout Idolin vous confiera que le pays ne s'est jamais remis de la saignée subie il y a un quart de siècle. Le taux de natalité a d'ailleurs baissé en métropole de plus de moitié depuis 1938, alors que, d'après des renseignements dignes de foi, l'île Idoine serait de plus en plus surpeuplée. Mais nous reviendrons sur ce sujet. Dans la métropole, on a récemment arrêté des jeunes hommes qui déambulaient, fardés et vêtus en femmes; c'est que, depuis l'exclusion des invertis, nul n'a plus de repère sur la pente du mauvais goût et on ne sait

plus où commence l'exhibitionnisme. Mais ce qui a le plus hâté la réunification très prochaine à laquelle nous allons assister, c'est qu'ayant appliqué un Inquisiteur Geiger à ces travestis, on décida, comme il y a vingt-cinq ans, que tout le monde y passerait. Une première expérience, aussi amère soit-elle, suffit en effet rarement à rendre plus sages des ministres. Ils ont même tendance à la répéter jusqu'à ce que les faits leur donnent raison. Le gouvernement Idolin n'a point publié les résultats de cette enquête mais nous avons pu savoir que, sur dix personnes interrogées... (1).

... et c'est pour lutter contre l'homosexualité, qu'ils considèrent toujours comme un fléau, que le gouvernement — qui cette fois n'a pu affréter assez de cargos ni occuper une nouvelle île adéquate, ni exterminer les populations — a décidé de combattre le mal par le mal, et demandé aux habitants de l'île Idoine de revenir vivre en métropole.

*
**

Nimucaratifredélassokoyoupitré, le 7 juillet

L'accueil, en apparence dédaigneux, réservé à cette demande, peut s'expliquer par le ressentiment des insulaires malgré eux, mais, à vrai dire, la situation dans l'île Idoine, qui est aussi mauvaise que dans la métropole, y fera répondre favorablement. Pour obtenir l'autorisation d'entrer dans l'île Idoine, il m'a suffi d'affirmer que je ne suis ni un espion, ni un hétérosexuel. J'ai réussi à atteindre l'île en profitant du passage d'un cargo sous pavillon libérien. Les Idolins exilés, à leur arrivée en 1938, organisèrent l'île Idoine en République mais selon un système qui mérite d'être décrit : Il repose sur l'idée que la beauté est souveraine. Il y a donc, comme dans toutes les Républiques, un gouvernement responsable devant un Parlement élu au suffrage universel; mais les députés ne doivent point leur élection à leur fortune, à l'influence de leurs relations ou à l'intrigue, ainsi qu'il est d'usage dans les pays démocratiques; les citoyens les élisent sur leur bonne mine. L'on n'a plus aucune chance d'être élu en cette île passé l'âge de quarante ans. Aussi l'île Idoine a-t-elle le Parlement et le gouvernement les plus dynamiques du monde et les députés sont-ils les plus beaux des Idolins et les plus gracieuses des Idolines. A ceux qui prétendent qu'un tel système n'est pas démocratique on pourra faire observer

(1) Passage censuré par le ministère idolin de l'information. (N.D.L.R.).

que la fortune, l'habileté et la corruption ne sont pas plus généralement et judicieusement partagées que la beauté, et que, s'il faut absolument voter mal, mieux vaut le faire pour un beau garçon agréable à regarder que pour un vieillard chenu dont, au demeurant, l'efficacité politique ne sera pas plus grande. Toujours selon le postulat que les beaux et les belles exercent un empire universel et légitime, des partis politiques, aussi nombreux et opposés que partout ailleurs, se sont constitués dans l'île Idoine. Mais il ne faut pas croire que les plus petits n'y exercent aucune influence. Ainsi, le parti des Socratistes a-t-il pu donner au pays, durant la dernière décennie, trois ministres de l'Agriculture, dont deux âgés de quinze ans, et l'agriculture est florissante dans cette nouvelle Java. Faut-il donner un exemple encore plus frappant? Le parti des Passifistes (2) est, depuis vingt-cinq ans, presque sans arrêt majoritaire; aussi trouvons-nous presque sans arrêt des Activistes au pouvoir. Et lorsque, par hasard, ces derniers obtinrent la majorité au Parlement, le premier ministre qu'ils désignèrent fut un Passifiste. Dans quel pays civilisé la majorité est-elle à ce point respectueuse des droits de la minorité qu'elle la porte au pouvoir?

Si parfait que soit le système établi, nous avons pu, au cours de notre enquête, sentir dans l'île un très vif mécontentement, une forte tension sociale. Le premier ministre, M. Rimunalissovitoupaslymronboupitrépitré, président du parti des Activistes, bel homme énergique dans la trentaine, a bien voulu répondre, dans les termes que nous rapportons ci-dessous, aux questions que nous lui avons posées concernant la climat social :

— Le problème, à l'origine, fut d'ordre démographique, dit le premier ministre; ensuite, d'ordre conceptionnel; il est maintenant d'ordre moral. Je m'explique : lorsque, chassés par la tyrannie des hypocrites et des bien-pensants, nous sommes arrivés dans cette île, nous étions si nombreux que nous ne désirions pas voir augmenter la population. Celle-ci, d'ailleurs, s'organisa en partis, parmi lesquels celui des dames saphistes, fort influent, s'oppose depuis vingt ans à toute mesure favorisant la natalité. Les années passent, toutefois; nous avons vu mourir certains de nos compatriotes et il est devenu nécessaire de penser à l'avenir. Oh, certes! Si nous voulions, l'île connaîtrait une surpopulation permanente; il suffirait d'accueillir les infortunés de tous les pays du monde qui ont les mêmes titres que nous à l'exil. Nous avons reçu des millions de demandes de naturalisation. Mais quoi! c'est l'île Idoine dont j'ai la charge; je ne veux pas qu'elle

(2) Adeptes de la violence des autres (N.D.L.R.).

devienne une tour de Babel. Le parti que je préside, celui des Activistes, a donc, le premier, proposé au pays une saine politique de fécondation. Mais que d'obstacles à vaincre! D'accord pour une fois, Activistes et Passifistes élaborèrent la loi de parthénogénèse; ce projet s'est heurté au veto conjugué des Saphistes et des Socratistes — on se demande en quoi elle gênait ces derniers. Une autre idée fut émise : on ferait venir de métropole des nourrissons abandonnés que nous élèverions dans nos principes. Hélas! L'idée est irréalisable car nos relations commerciales sont rompues avec nos bourreaux.

« Nous avons alors pensé à l'insémination par télépathie, mais bien que la loi fût adoptée, la résistance passive et globale du parti saphiste a une fois de plus saboté le plan national de rénovation. Voilà pourquoi je me propose, aux prochaines élections législatives, de désigner les femmes à la vindicte populaire.

« Les Passifistes, quand ils furent au pouvoir, ont élaboré la méthode du portement alternatif, dit mensuel. Les Saphistes l'ont encore repoussé sous le prétexte que les femmes seraient désavantagées, à causes du nombre impair des mois : elles sont en effet contraintes, et pour cause, de porter l'enfant le premier et le neuvième mois.

« Reste une méthode, d'ailleurs bien connue et fréquemment employée dans des pays pourtant beaucoup moins évolués que le nôtre : la manière chinoise, qui porte sur les deux moments essentiels du travail, la conception et l'accouchement. Au commencement, il s'agit, pour la femme, de tricoter pendant que l'homme ferme les yeux — c'est le temps baptisé « à corps perdu ». A la fin, il s'agit pour l'homme de s'aliter et de geindre pendant que la femme accouche — c'est le temps baptisé « à corps retrouvé ». Bien sûr, cette méthode est complexe; mais elle a le mérite de partager impartialement le travail, il faut le reconnaître. Elle a cependant été repoussée à l'unanimité des voix Activistes, Passifistes, Socratistes et Saphistes, moins une, celle de son promoteur, que l'on soupçonne d'être un agent de l'étranger, une vipère lubrique hétérosexuelle, dont j'ai personnellement proposé la levée de l'immunité parlementaire.

« Nous sommes donc en ce moment dans une impasse, et le problème, comme je vous le disais, est maintenant d'ordre moral car les mœurs se dégradent. Nous voyons de plus en plus souvent, dans les rues de la capitale, des jeunes hommes se promener main dans la main avec une jeune fille. Ils se croient sans doute au-dessus du ridicule mais ils donnent un spectacle à la limite de l'odieux. On a de même arrêté

récemment un jeune homme et une jeune fille pour outrage public à la pudeur et attentat aux bonnes mœurs : ils s'embrassaient longuement dans un couloir du métro! Le plus grave, dans cette affaire, n'est d'ailleurs pas l'aberration d'un très petit nombre d'individus que l'on est plutôt porté à plaindre d'avoir des goûts pareils; le plus inquiétant, c'est que les usagers du métro les laissèrent bien trois minutes se serrer l'un contre l'autre sans intervenir ni appeler un agent.

« Ainsi, les choses en sont-elles venues au point que j'ai jugé utile d'engager des négociations avec le gouvernement de Nimucaratifranzigouloussoumoupitré. Mon parti pense en effet que la vie sociale, les H.L.M., les casernes, les foules ouvrières et les douches collectives, les queues d'attente et les transports en commun, la crise du logement et les faits divers, bref tous les spectacles, toutes les contraintes, tous les tabous de la métropole, fourniront plus de partisans aux Activistes, Passifistes, Socratistes et Saphistes que la vie dans l'île Idoine. Aussi, je suis certain que bientôt, la réconciliation achevée, c'est dans la métropole que je gouvernerai, assuré d'une large majorité. Je vous avouerai enfin que l'espoir de revenir vivre dans peu de temps, méprisé des autres et honteux de moi-même, dans mon beau pays, m'emplit d'une joie sans limites. »

B. DURANT.

ONE

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,

récits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

PINDARE LE DORIEN

de

GEORGES MEAUTIS

Voici un livre qui s'adresse, plus qu'au « grand public », aux spécialistes de la civilisation et de la littérature grecques (1). Mais les Arcadiens ne sauraient rester indifférents à tout ce qui touche le grand poète thébain, qui consacra son existence à chanter les exploits — et la beauté — des athlètes des Jeux d'Olympie, de Delphes, de Némée et d'ailleurs.

Le très érudit ouvrage de M. Méautis s'attache surtout à replacer chacune des Odes de Pindare dans son cadre historique et à mettre en lumière la relation qui existe entre l'athlète célébré, sa patrie et les allusions mythologiques dont fourmille chacun de ces poèmes.

Bien entendu, plusieurs de ces allusions sont de nature homophile : histoire de l'amour du dieu Poséidon pour le jeune Pélops dans la *Première Olympique* (p. 115), histoire de Ganymède évoquée dans la *Onzième Olympique* à propos de la beauté du jeune athlète Agésidamos (p. 426).

Mais surtout, le grand Pindare est proche de nous par la « violente passion » que, vieillard, il éprouva pour le jeune Théoxène, de l'île de Ténédos — passion qui illumina ses derniers moments de vie terrestre, toute brûlante du regret de la jeunesse enfuie (« Il fallait cueillir les amours au bon moment, mon âme : au moment de la jeunesse... ») et qui, selon la tradition, l'aida à mourir, puisqu'une belle anecdote antique veut que Pindare soit mort, au théâtre d'Argos, la tête appuyée sur l'épaule de son ami (p. 446).

Quel Arcadien ne souhaiterait une telle fin ?

MARC DANIEL.

(1) Georges Méautis, *Pindare le Dorien*, Paris-Neuchâtel (Albin Michel, Editions de la Baconnière), in-8°, 474 p. Prix : 39 F.

LE MAUVAIS GENRE

de

JEAN CHALON (1)

J'ai dit récemment dans ces colonnes, tout le bien que je pense des *Plaisirs infinis*, de Jean Chalon; depuis lors j'ai eu la satisfaction d'apprendre que ce livre avait reçu le Prix Alphonse Allais. Pour compléter l'information des Arcadiens j'indique que l'œuvre de Jean Chalon constitue une trilogie picaresque comprenant *Le mauvais genre*, *Les plaisirs infinis* et *L'honneur de plaire*. Les trois ouvrages, publiés par les Editions du Seuil, portent la marque du même humour et sont voués au même succès; mes préférences vont toutefois aux *Plaisirs infinis*.

Pour rester dans le cadre des préoccupations d'*Arcadie*, je précise que *L'honneur de plaire* s'attache à décrire les seules aventures de la jeune Frichi et qu'aucun garçon n'y entre en scène. Il n'en va pas de même du *Mauvais genre*, qui fait l'objet de mon article d'aujourd'hui.

Dès la première phrase le lecteur est plongé dans un climat d'aimable libertinage : « Sa chevelure d'un noir bruyant qu'elle renforçait à coups de teinture, ses lèvres qu'elle fardait d'orange vif, son sexe qu'elle épilait au grand air de la fenêtre, ce qui obligeait les honnêtes gens à baisser les yeux et leur rideau, faisaient de Frichi la honte de l'impasse. » Le reste du récit est de la même veine; mais si Frichi y occupe un rôle prépondérant, son frère, tout d'abord surnommé Adonis en raison de la perfection de ses formes dans le splendide épanouissement de ses seize ans, apporte une contribution non négligeable à l'attrait de l'ouvrage : « Adonis ne traînait pas au café avec les autres garçons, pas plus qu'il ne recherchait la compagnie des filles. Il ne parlait guère, ne rendait pas les saluts ni les œillades qui commençaient à embellir son passage. »

Il y avait dans la localité une boîte très « spéciale » qui piquait sa curiosité : « Portant haut son visage et ses yeux insolents, il entra. Il devisagea l'endroit et les hommes qui l'invitèrent à danser. Peu au courant de ce qui se fait ou ne se fait pas, Adonis accepta la danse et les boissons qui suivirent. Des marins américains qui venaient d'entrer l'entourèrent. Couronné de visages, paré d'aveux, Adonis entrevoyait un règne. Il choisit un marin blond qui traînait après lui l'odeur des bastings », ce qui lui valut de la pudique Frichi cette apostrophe : « Tu risques de tomber sur des mala-

(1) Editions du Seuil, 1960; 66 pages. Prix : 6 F (même texte dans la revue « Ecrire », N° 8, aux Editions du Seuil).

droits... Si je te fais la morale, c'est pour ton bien. Tu auras ce que tu voudras, mais avec des femmes. Si tu as du goût pour des garçons, patiente, que veux-tu!

Impénitent, Adonis retourna au cabaret : « Un homme qui convoitait le garçon le pressa, l'entoura de phrases et de promesses. Ils dansèrent lentement. » Mais l'homme s'avisait de murmurer : « Tu es belle. » Ce fut le drame : « Les garçons n'aiment pas qu'on les prenne pour des filles en public et le Monsieur s'en alla tanguer durement entre les tables. » Frichi traita alors Adonis de paysan et de sauvage. Il en pleura.

Sur ces entrefaites, alors qu'il somnolait entièrement nu sur l'herbe, il fut remarqué par un couple de peintres : « Regarde, dit la dame à son mari en portant la main à sa gorge, heureusement cachée par quelques rangs de perles, regarde, on dirait un Greco. »

Il consentit à poser pour le ménage d'artistes et le surnom de Greco lui resta. Les croquis terminés, Madame voulut danser avec lui, puis l'entraîna finir la nuit dans un hôtel des Champs-Élysées. De son côté, Monsieur, « qui s'était épris du jeune homme, le promena au bois de Boulogne dans une belle auto rouge. C'était un samedi; la promenade dura jusqu'au lundi matin. Au retour, Monsieur se coucha dès son arrivée, dormit jusqu'au soir et commanda pour son dîner un bifteck saignant avec deux œufs dessus. Madame comprit. Elle avait livré son cœur et son corps au jeune homme; il en était de même pour Monsieur, qui avait conçu une passion d'autant plus vive qu'il sentait avec mélancolie que ce serait la dernière ». Jaloux, les époux divorcèrent. Le Greco fut installé dans un appartement décent et un *modus vivendi* fut institué : Monsieur choisit le jour, Madame la nuit. En outre le jeune homme profita de ses heures de liberté pour sortir; il fit la connaissance de gens qui lui donnèrent de l'argent, des bijoux, un autre appartement. Mais Frichi avait pour lui des visées plus hautes encore et « elle transforma son frère en article de luxe, en denrée précieuse ». S'il avait des nausées imprévues, qu'elle ne connaissait pas, elle l'en blâmait en ces termes : « Je tremble de te voir un jour entrer au couvent ou te marier avec une sans le sou ou enlever un petit garçon qui sifflera sur ton passage. »

Telle est la peinture qui nous est offerte de ce magnifique adolescent, au sang gitan, dont les cheveux d'ébène et l'œil de velours ensorcelaient tous les cœurs tant et si bien que même au naturel « il avait l'air d'un va-nu-pieds charmant, d'un vagabond d'aquarelle ».

Jean Chalon possède un bien grand talent, le lire est un vrai régal et sa verve s'exerce dans des domaines si divers qu'il peut tout dire impunément, en se jouant...

RAYMOND LEDUC.

AMOUR D'HIVER

de

HAN SUYIN (1)

Je me demande parfois si je suis qualifié pour analyser les romans lesbiens. Cette tâche n'incomberait-elle plutôt à une Arcadienne?

Je dois reconnaître en la circonstance que je suis resté assez imperméable à la psychologie de l'héroïne du livre de Han Suyin, la jeune Red, qui à l'âge de vingt ans était étudiante à Londres du temps des bombardements et des restrictions. L'auteur en fait la narratrice, ce qui tend à donner au récit un aspect autobiographique d'autant plus marqué que Han Suyin a fait, elle aussi, des études de médecine dans la capitale britannique.

Une idylle s'ébauche et se développe entre Red et une autre étudiante, Mara, mariée celle-là; mais leur liaison, loin de présenter la limpide simplicité que l'on trouve souvent entre garçons, s'encombre de complications vraiment bien inutiles. Red, qui a pourtant connu une aventure intégrale avec une nommée Rhoda, n'ose échanger avec Mara que des baisers brûlants et c'est au bout d'un très long temps que les deux femmes en arrivent à des plaisirs plus concrets. Au surplus, Red fait beaucoup de manières : bien que follement amoureuse de sa compagne, elle la rabroue, la boude, la blesse, manquant de provoquer à chaque instant une rupture qu'elle redoute par-dessus tout. De son côté, Mara, dont la passion pour Red l'amène à quitter son mari et à renoncer à la vie de grand luxe que ce dernier lui procure, semble rester quasi insensible au système de douche écossaise qui lui est imposé par la jeune fille.

Je n'ignore pas qu'il existe aussi des garçons terriblement « chichiteux » qui donnent l'impression de ne pas savoir ce qu'ils veulent; mais en l'espèce l'incohérence dépasse l'imaginable.

D'une part, Red, lesbienne authentique au point de détester les hommes et de les juger avec une partialité systématique

(1) Stock, 1962. 218 p. Prix : 9,75 F.

fort déplaisante, adore Mara et ne conçoit pas l'existence sans elle. D'autre part, elle a couché avec un étudiant, Andy, à qui elle ne trouve pourtant que des défauts tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, et lorsque sa famille, informée du caractère scandaleux de sa vie privée, lui enjoint d'y mettre fin, elle envisage de s'unir légitimement à Andy, tout en ajoutant : « Si quelqu'un me disait que toute ma vie va se réduire à ça : écouter la radio, dormir et manger avec Andy, me lever le matin et me coucher le soir, je me tuerais. » Elle l'épouse néanmoins et en aura un fils; mais comme son goût pour les femmes est demeuré total, elle se met à haïr son mari et le rend impuissant à force de lui mener une vie conjugale absolument intenable; pourtant, par un nouveau paradoxe, elle n'admettrait pas qu'il la trompe...

Sur le plan des principes, Red estime que l'homosexualité est « odieuse », sauf si on la pratique sans en parler... Voulant s'analyser elle-même, elle déraisonne de belle façon : « Hélas, j'appartenais à cette redoutable confrérie qui remplit le monde; j'étais de ceux chez qui le cœur et l'esprit, dissociés, font rage l'un contre l'autre, couvrant l'amour de bave, le mêlant inextricablement de honte. » Mais un peu plus loin elle change diamétralement de thèse : « Je suis comme je suis, je n'y peux rien. Chaque être humain est à la fois mâle et femelle et quiconque nie chez soi l'existence de ces deux tendances ment. »

Mais, me demanderez-vous, que devient Mara dans cette affaire? Eh bien, puisque décidément il ne faut s'étonner de rien, il se trouve que par miracle, au moment précis où Red décide d'abandonner son amie pour épouser Andy, Mara quitte Red pour toujours, sans aller pour autant rejoindre son mari. Elle ne se suicide pas non plus. Elle part, sans argent, sans valise : en somme, elle disparaît dans le brouillard...

Le moins que je puisse dire est que les deux femmes ne donnent pas l'impression d'être très équilibrées. Mais il se peut qu'en raison d'une incompétence que je suis le premier à reconnaître je n'aie pas su apprécier certaines subtilités fondamentales. Dans ce cas je ne verrais que des avantages à ce qu'une Arcadienne prenne le contre-pied dans un prochain numéro : je l'assure par avance que je m'inclinerai en toute modestie.

RAYMOND LEDUC.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le premier venu s'estime libre de critiquer nos façons de parler, de nous habiller ou d'agir, ce qui devrait nous permettre, en revanche, de critiquer de même, puisque nous vivons dans une démocratie, les façons d'agir d'autrui. Partant de ce principe, cette chronique de la vie artistique parisienne s'efforcera parfois de critiquer aussi l'esthétique de la vie de notre capitale, où les arts ne sont, en fin de compte, que la fine fleur d'une plante dont les feuilles ou les racines se révèlent dans notre vie conomique, sociale ou politique.

Cette plante, hélas, nous paraît souvent bien malade, peu disposée à fleurir comme elle l'a fait à d'autres époques, moins confuses que la nôtre. On se demande même, à l'occasion, comment elle réussit encore à nous offrir, çà et là, de si belles fleurs. Notre presse artistique, à cet égard, nous paraît parfois aussi malade, aussi peu esthétique, que nos grands quotidiens. Si le tact est l'équivalent, dans certains domaines de la vie, de ce qu'est le goût dans les arts, l'on aurait peu à espérer de notre nouvel hebdomadaire artistique, *Chefs-d'œuvre de l'art*, version française, mais imprimée en Italie par la maison FabbriStampa, de Milan, d'une publication italienne que nous connaissions déjà.

Le mardi 19 mars, de dix-huit heures trente à vingt heures, un événement d'une importance apparemment nationale a en effet exigé un grand déploiement de la Garde Républicaine, qui faisait la haie, à gauche et à droite, sur tout le grand escalier du Palais du Trocadéro, où la librairie Hachette offrait une immense réception en l'honneur du lancement de ce dernier-né de notre presse artistique. On s'attendra à en voir bientôt autant à l'inauguration d'une nouvelle succursale des magasins Monoprix, après quoi les souverains étrangers, reçus en pompe lors de leurs visites officielles en France, auraient peut-être raison de s'estimer offensés s'ils se voient accueillis par une garde d'honneur qui semble être offerte en location au premier cartel industriel ou commercial venu, peut-être même par le truchement d'une de ces agences qui fournissent les figurants à nos producteurs de films.

Quoi qu'il en soit, le premier numéro de *Chefs-d'œuvre de l'art* ne s'imposait guère au lecteur, en tant qu'hebdomadaire, par l'actualité brûlante de ses chroniques. Une de celles-ci discutait la très belle exposition de figures

de Corot que nous avons eu l'occasion d'admirer au Louvre tout l'été dernier, en 1962; une autre, véritable faitras de fautes de français — « la poésie de Cima de Conegliano est faite à la fois d'un compte rendu de choses vues et d'atmosphères quotidiens cordialement associés dans une vision sereine que Longhi a fort justement définie comme un « classicisme virgilien... » — était de même consacrée à une exposition d'œuvres de Cima qui avait eu lieu en Italie il y a un an; enfin, sous la rubrique « Trois tableaux à des prix records », on nous offrait, entre autres nouveautés, une reproduction de l'*Aristote contemplant le buste d'Homère*, de Rembrandt, que le Metropolitan Museum de New-York avait acquis dans une vente publique en novembre 1961.

Nous ne nous inspirerons pas, dans nos chroniques artistiques d'*Arcadie*, de ces nouvelles conceptions, pourtant bien séduisantes, de la vraie nature de l'actualité artistique. Mais nous félicitons déjà la librairie Hachette de la largeur d'esprit qui lui permet, dès le second et le troisième numéro de son nouvel hebdomadaire, de ne pas être trop strictement fidèle aux principes qu'elle nous proposait. Quant au lecteur friand de véritables nouveautés, il trouvera surtout, dans les numéros déjà parus de *Chefs-d'œuvre de l'art*, d'excellentes études illustrées que leurs auteurs anonymes consacrent à la vulgarisation de nos connaissances de l'art pré-historique ou de l'art de quelques époques de la très haute antiquité.

Le fait est que l'on ne nous propose, avec *Chefs-d'œuvre de l'art*, qu'une sorte d'encyclopédie populaire des arts publiée sous forme de fascicules ou de livraisons hebdomadaires garnies, chaque fois, de quelques chroniques qui donneront à tout cela un semblant d'actualité tout en respectant plus ou moins strictement l'ordre chronologique des divers styles que le génie humain a conçus depuis l'aube des arts. Du train où nous allons, il se peut que la librairie Hachette puisse déjà aborder certaines manifestations de l'art contemporain d'ici quatre ou cinq ans. Petit à petit, *Chefs-d'œuvre de l'art* deviendra ainsi un hebdomadaire d'une certaine actualité. Mais il n'y avait là, pour l'instant, surtout s'il s'agit d'une publication qui demeure en fin de compte italienne, ainsi que nous le suggèrent les noms de la plupart de ses rédacteurs et collaborateurs, guère de quoi faire appel aux bons services de notre Garde Républicaine.

La librairie Hachette, m'objectera-t-on, c'est la France, ce qui est vrai du point de vue de l'édition et de la distribution de nos livres et de nos périodiques. Mais l'on pourrait en dire autant, d'un autre point de vue, de l'eau qui fait Pschitt, des affaires de Marcel Boussac ou même d'*Arcadie* qui, pour l'instant, n'a pas la prétention d'exiger, pour ses réceptions officielles, la présence de la Garde Républicaine. Aurions-

nous, par hasard, plus de tact et de bon goût que la librairie Hachette?

Mais il serait grand temps d'en revenir à nos moutons pour parler enfin, ne serait-ce que brièvement cette fois-ci, de quelques expositions d'art qui, ces derniers temps, nous ont apporté quelque enseignement ou fourni quelque plaisir plus purement esthétique; ou bien, de quelques nouveaux livres d'art.

Une certaine critique a souvent reproché, à des artistes homophiles ou soupçonnés de l'être, de ne jamais proposer à tous, comme idéal de beauté, que des types de jeunes hommes ou d'adolescents essentiellement vulgaires et dont le seul attrait demeure, de toute évidence, leur appartenance au sexe masculin. Nous ne prendrons pas immédiatement, à ce propos, la défense de l'art de notre ami Soungouroff, dont les portraits plus ou moins imaginaires de mauvais garçons présentent un intérêt plus sociologique ou psychologique que purement esthétique. Mais le principe sur lequel se fonde ce genre de critique est aussi une arme à double tranchant, et l'on pourrait d'abord objecter que les peintres du passé qui se complaisaient à dépeindre des types d'homme ou de garçon que nous estimerions « compromettants » dans la vie courante n'étaient pas nécessairement tous homophiles; ensuite qu'il y a aussi eu un très grand nombre de peintres dont les œuvres semblent nous proposer, comme idéal de beauté, un type de femme également vulgaire, vénel ou inintéressant. D'une part, il y a ainsi des époques d'art maniériste où les artistes les moins homophiles, dans leur vie privée, ont dépeint des éphèbes déliquescents et aux allures équivoques, tout simplement parce que la mode l'exigeait; et, d'autre part, surtout depuis Boucher et le XVIII^e siècle français, beaucoup de peintres qui ont dépeint, avec plus de sentimentalité que de vrai sentiment, de petites bonnes femmes dont le seul attrait possible était de toute évidence leur appartenance au sexe féminin. Nous nous bornerons, à cet égard, à citer ici les noms de Greuze, Courbet, parfois même Renoir, enfin Derain et Amédée de La Patellière, qui faisait l'objet, il y a quelques semaines, d'une très belle rétrospective posthume à la Galerie Katia Granoff, place Beauvau.

Il y a des nus de Renoir que l'homme le plus « normal » trouvera, du point de vue de l'esthétique sexuelle, répugnants et vulgaires; des femmes de Courbet qui sont évidemment idiotes; des femmes de Derain que l'on fuirait comme la peste, si jamais on risquait de se trouver seul en tête-à-tête avec elles, et sans pour cela se compromettre aux yeux de nos critiques les plus malveillants. Amédée de la Patellière, qui fut un des meilleurs peintres parmi ceux qui, à partir

de 1920, tentèrent de mettre à profit les leçons des grands Fauvistes et Cubistes tout en revenant à un art plus classique ou traditionnel, semble avoir été littéralement obsédé par l'attrait de la jeune fille et de la jeune femme la plus anodine, à qui il suffisait d'être douée de ce que vous pensez et d'une paire de mamelles pour qu'il vous la propose comme exemple de la beauté absolue.

Ceci n'empêche pas certaines toiles d'Amédée de La Patellière d'être fort belles et un homophile prudent n'aurait peut-être pas tort de s'en acheter une pour l'exposer, à titre d'alibi, dans sa chambre à coucher ou son salon. Ces femmes et ces jeunes filles si étonnamment stupides appartiennent d'ailleurs à la même espèce de modèles féminins que les femmes de l'époque dite classique de Picasso. Elles ont toutes l'air, hélas, de ruminer, seraient-elles, par hasard, polygastriques, toutes dotées même d'une caillette? Celui qui les trouve à son goût serait alors un tantinet bestial, affligé peut-être d'une version masculine du complexe de Pasiphaë... Mais l'attrait d'un objet d'art ne réside pas, au fond, dans le choix du modèle, et l'on ne peut que regretter qu'un peintre de grand talent comme La Patellière, dont le sens de la composition, de la couleur et des textures était si subtil, ait eu, en revanche, un idéal de beauté féminin si peu attrayant ou si peu intéressant.

Au musée Jacquemart André, boulevard Haussmann, une magnifique rétrospective de l'œuvre du peintre Boldini, grand portraitiste mondain de la génération de 1900, nous pose d'ailleurs un problème analogue. Si l'esthétique du désir sexuel doit se fonder, chez des êtres vivants qui ne se reproduisent plus par simple scissiparité, uniquement sur les besoins de la reproduction de leur espèce, les élégantes de 1900 et leurs amants furent de véritables monstres, des dévergondés ou des obsédés du vice. On ne peut, en effet, que difficilement imaginer une de ces femmes enceinte, ou donnant le sein à son nouveau-né. En revanche, elles tendent souvent la croupe d'une façon bien suspecte. Aujourd'hui, beaucoup de ces élégantes de 1900 ressemblent, dans les toiles et les esquisses de Boldini, à des travestis de bal du Mardi Gras plutôt qu'à des véritables femmes; mais ceci n'empêche pas Boldini d'avoir été un très grand portraitiste, aussi maniéré, il est vrai, que Largillière ou Rigaud au Grand Siècle, mais suivant à son tour d'autres modes, celles de son milieu et de son époque. Un artiste qui, en 1963, voudrait peindre des portraits de femme dans un style analogue à celui de Boldini se verrait tout de suite accusé d'homophilie. Mais Boldini, même en étant jadis le portraitiste de Robert de Monquestiou-Fézensac, qui a fourni à Proust, paraît-il, le modèle du Baron de Charlus, ne fut jamais soupçonné par

ses contemporains d'être tant soit peu Arcadien. Il y a ainsi, chez les hommes à femmes, autant de discorde que parmi nous. *De gustibus non disputandum*: l'amateur des bonnes femmes de Derain ou d'Amédée de La Patellière trouvera les élégantes de Boldini peut-être tout à fait répugnantes, et l'amateur des dames de Boldini accusera de même celui qui poursuit les petites oies blanches de La Patellière d'être un dévergondé, un vicieux. Nous nous contenterons d'en conclure que le choix d'un objet d'art ne trahit pas nécessairement les goûts sexuels ou les mœurs de l'amateur.

NISSIM BERNARD.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

ARCADIE

Numéro spécial :

**QUE SAVONS-NOUS
DE L'HOMOPHILIE ?**

120 p. — 4 F

RELIURES

1963-1964

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

COLLECTION ARCADIE

Années : 1956 à 1962

L'année complète : 15 F (port compris)

André Goudin : *Terrain vague* : 3 F

Jean Busson : *Que passe le vent d'avril* : 3 F

Boris Arnold : *Les amours dissidentes* : 3 F

Yves Cerny : *Suzy et Gildas* : 5 F — *Vincent Delmas* : 5 F

Marc Daniel : *Hommes du grand siècle* : 3 F

Arcadie — N° 100 — *La Vie des Arcadiens* : 3 F

(Pour chacun de ces ouvrages, port en plus. 1,30 F par livre — 0,50 par livre en plus.)

BERNARD DE KERRAOUL

LE POIDS DES AMES

« *Hommes de Dieu et Hommes de Chair en Italie du Sud* »

Ed. Julliard — 400 p. — 16,20 F

DROIT CIVIL

Ce que chaque Arcadien doit savoir
(Achat... Vente... Testament... etc...)

ENVOI SOUS PLI FERMÉ : 3,50 F

EDOUARD RODITI

DE L'HOMOSEXUALITÉ

« *Sérieux, complet, un livre de base* »

Sédimo — 400 p. — 15,40 F

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable
Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)